ELOGE DE RENÉ DESCARTES.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX de l'Académie Françoiſe en 1765.

Par M. THOMAS.



A PARIS,
Chez REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXV.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

LORSQUE les cendres de DESCARTES, né en France & mort en Suede, furent rapportées, ſeize ans après ſa mort, de Stockholm à Paris; lorſque tous les Savans raſſemblés dans un Temple, rendoient à ſa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant ſa vie, & qu'un Orateur ſe préparoit à louer devant cette aſſemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet Eloge funèbre. Sans doute on penſoit alors que les Grands ſeuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de donner à la Nation l'exemple dange-

feux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la diſtinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet Eloge. Puiſſe-t-il être digne & de celui à qui il eſt offert, & des Sages qui vont l'entendre ! Peut-être au ſiècle de DESCARTES on étoit encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps ſeul juge les Philoſophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES : mais ſa gloire ſubſiſte. Il eſt ſemblable à ces Rois détrônés qui, ſur les ruines même de leur Empire, paroiſſent nés pour commander aux hommes. Tant que la philoſophie & la vérité feront quelque choſe ſur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoiſſances, & recréé l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoiſſance, par intérêt même ; car ſi la vérité eſt un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce feroit aux pieds de la ſtatue de Newton qu'il faudroit prononcer l'Eloge de DESCARTES ; ou plutôt ce feroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui feroit capable de meſurer la carrière parcourue avant lui ? Auſſi ſimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penſées que les penſées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ſtériles & pour ainſi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude

de la nature : il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Anglois, vous avez été plus loin que DESCARTES ; mais DESCARTES vous a frayé la route. Quoi ! parce que Magellan a fait le tour du globe, compterez-vous pour rien les travaux de Colomb, parce qu'il n'a découvert que les bords du nouveau monde ?

Tout dans cet ouvrage ſera conſacré à la vérité, à la philoſophie, à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma Nation, qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un Philoſophe vivant ; mais DESCARTES eſt mort, & depuis cent quinze ans n'eſt plus ; je ne crains ni de bleſſer l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES, pour voir ce que l'eſprit d'un ſeul homme a ajouté à l'eſprit humain, il faut voir le point d'où il eſt parti. Je peindrai donc l'état de la philoſophie & des ſciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette étonnante révolution qui influera ſur le reſte des ſiècles. Enſuite je ferai l'hiſtoire de ſes penſées. Ses erreurs même auront je ne ſais quoi de ſublime & de grand. On verra l'eſprit humain frappé d'une lumière nouvelle, ſe réveiller, s'agiter & s'élancer ſur ſes pas. Le mouvement philoſophique ſe communiquera d'un bout du monde à l'autre. Cependant au milieu de ce mou-

vement général nous reviendrons ſur DESCARTES; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons ſi le génie donne des droits au bonheur; & nous finirons peut-être par répandre des larmes ſur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, ſont condamnés à être de grands Hommes.

La Philoſophie (1), née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perſe, avoit été en naiſſant preſque auſſi barbare que les hommes. Dans la Grèce, auſſi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces ſyſtèmes fameux qui expliquoient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des combinaiſons de maſſes, de figures & de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, & à la Cour des Rois, elle avoit perdu ce caractère original & ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des eſclaves, elle avoit été également ſtérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter l'imbécille curioſité des Princes, ou à lire dans les aſtres la chute des Tyrans. Dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, vouée aux enchantemens & aux myſtères, elle avoit cherché à lier commerce avec les Puiſſances ou céleſtes ou infernales. Dans Conſtantino-

ple, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave & par sa Religion & par son Gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde & insensé, que consacroit le fanatisme & qu'adoroit la superstition. Enfin, à la renaissance des Lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce Philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux Nations ce qu'elles devoient croire. Ses Ouvrages étant plus connus, ses erreurs étoient plus adorées. On négligeoit pour lui l'Univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçoit avec orgueil des mots obscurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avoit faits pendant trente siècles. On remarque pendant cette longue révolution de temps cinq ou six hommes qui ont pensé & créé des idées; & le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'arti-

ſan, dans ſa forge, travaille ſur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu pluſieurs ſiècles de ſuite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des Nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la maſſe des idées générales. Du ſiècle d'Ariſtote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la penſée originale ſe perd, comme un fleuve qui meurt dans les ſables, ou qui s'abyme ſous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, ſous de nouveaux cieux & ſur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'eſprit humain des temps de ſommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penſer par ſoi-même eſt-il réſervé à un ſi petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaiſons d'idées ſont-elles bornées par la nature, & s'épuiſent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'eſprit humain, dans cet engourdiſſement général de toutes ſes facultés, il falloit un homme qui remontât l'eſpèce humaine; qui ajoutât de nouveaux reſſorts à l'entendement; qui ſe reſſaisît du don de penſer; qui vît ce qui étoit fait, ce qui reſtoit à faire, & pourquoi les progrès avoient été ſuſpendus tant de ſiècles; un homme qui eût aſſez d'audace pour renverſer, aſſez de génie pour reconſtruire, aſſez de ſageſſe pour poſer des fondemens sûrs, aſſez d'éclat pour éblouir ſon ſiècle & rompre l'enchantement des ſiècles paſſés; un homme

qui étonnât par la grandeur de ſes vues ; qui ſe crût capable de compoſer ou de décompoſer le monde, de juger ſa conſtitution, d'entrevoir ſes principaux reſſorts, de ſuivre leur enchaînement & leur liaiſon avec les reſſorts particuliers ; un homme en état de raſſembler tout ce que les ſciences avoient imaginé, ou créé, ou découvert dans tous les ſiècles, & de réunir toutes ces forces diſperſées pour en compoſer une ſeule force, & comme un levier unique avec lequel il remuât l'Univers ; un homme d'un génie actif, entreprenant, libre, étendu, profond, qui sût voir où perſonne ne voyoit, qui déſignât le but & qui traçât la route, qui ſeul & ſans guide franchît par-deſſus les précipices un intervalle immenſe, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être Descartes. Ce ſeroit ſans doute un beau ſpectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma ; mais qui peut ſuivre la nature dans ſa marche étonnante ? Il y a ſans doute une chaîne des penſées des hommes depuis l'origine du monde juſqu'à nous, chaîne qui n'eſt ni moins myſtérieuſe, ni moins grande que celle des êtres phyſiques. Les ſiècles ont influé ſur les ſiècles, les Nations ſur les Nations, les vérités ſur les erreurs, les erreurs ſur les vérités. Tout ſe tient dans l'Univers. Mais quel autre que Dieu peut tracer la ligne, & marquer les points de communication du

premier Philoſophe du monde, ſoit de l'Inde, ſoit de la Chaldée, juſqu'à DESCARTES ? L'homme du moins peut entrevoir ce rapport général ; il peut dire que ſans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, DESCARTES peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainſi chaque Philoſophe en s'égarant avançoit le terme fixé par la nature. Mais laiſſant là les temps trop reculés, je veux chercher dans le ſiècle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé ſa naiſſance, tout ce qui a pu ſervir à le former en influant ſur ſon génie.

Et d'abord j'apperçois dans l'Univers une eſpèce de fermentation générale. La nature ſemble être dans un de ces momens de criſe où elle fait les plus grands efforts. Tout s'ébranle, tout s'agite. On veut par-tout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la ſphère humaine (2). Vaſco de Gama découvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare ſubjuguent des Contrées immenſes & nouvelles. Magellan cherche les Terres auſtrales. Drak fait le tour du monde. L'eſprit des découvertes anime toutes les Nations. De grands changemens dans la politique & les Religions ébranlent l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Cette ſecouſſe ſe communique aux ſciences. L'aſtronomie renaît dès le quinzième ſiècle. Copernic rétablit le ſyſtème de Pythagore & le mouvement

de la terre ; pas immenſe fait dans la nature! Tycho-Brahé ajoute aux obſervations de tous les ſiècles ; il corrige & perfectionne la théorie des Planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les Comètes occupent dans l'eſpace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le Légiſlateur des cieux paroît ; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit encore de plus grands ſecours. Les temps ſont arrivés. Les verres concaves & convexes, inventés par hazard au treizième ſiècle, ſont réunis trois cents ans après & forment le premier téleſcope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands Navigateurs faiſoient ſur les mers ; il aborde à de nouveaux mondes. Les Satellites de Jupiter ſont connus. Le mouvement de la terre eſt confirmé par les phaſes de Vénus. La géométrie eſt appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chute des corps eſt meſurée ; on découvre la peſanteur de l'air ; on entrevoit ſon élaſticité. Bacon fait le dénombrement des connoiſſances humaines & les juge. Il annonce le beſoin de refaire des idées nouvelles, & prédit quelque choſe de grand pour les ſiècles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant ſa naiſſance ; & comme par la bouſſole elle

avoit réuni les parties les plus éloignées du globe ; par le télescope rapproché de la terre les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les esprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit disposé pour une révolution. Déja est né (3) celui qui doit faire ce grand changement. Il ne reste à la nature que d'achever son ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point sur son éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il se donne à lui-même ; elle consiste presque toujours à détruire la première. DESCARTES par celle qu'il reçut jugea son siècle. Déja il voit au-delà. Déja il imagine & pressent un nouvel ordre des sciences. Tel, de Madrid ou de Gènes, Colomb pressentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit sur cette ame & la disposoit insensiblement aux grandes choses, y avoit mis d'abord une forte passion pour la vérité. Ce fut là peut-être son premier ressort. Elle y ajoute ce désir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles & à toutes les Nations ; désir qu'on ne s'étoit point encore avisé de calomnier.

Elle lui donne enſuite, pour tout le temps de ſa jeuneſſe, une activité inquiéte (5), ces tourmens du génie, ce vuide d'une ame immenſe que rien ne remplit encore, & qui ſe fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promène dans l'Europe entière, & fait paſſer rapidement ſous ſes yeux les plus grands ſpectacles (6). Elle lui préſente, en Hollande, un peuple fier qui briſe ſes chaînes & devient libre, le fanatiſme germant au ſein de la liberté, les querelles de la Religion changées en factions d'Etat; en Allemagne, le choc de la Ligue Proteſtante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie & le Holſtein, les contre-coups de cette guerre affreuſe; en Flandre, le contraſte de dix Provinces opulentes reſtées ſoumiſes à l'Eſpagne, tandis que ſept Provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition Eſpagnole, les précautions inquiétes de la Cour de Savoie; en Suiſſe, des loix & des mœurs, du fer au lieu d'or, une liberté ſans orages; à Gènes, toutes les factions des Républiques, tout l'orgueil des Monarchies; à Veniſe, le pouvoir des nobles, l'eſclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée; à Rome, toutes les Nations raſ-

ſemblées par la Religion, ſpectacle qui vaut peut-être bien celui des ſtatues & des tableaux ; en Angleterre, le droit des peuples luttant contre ceux des Rois, Charles I ſur le Trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de DESCARTES à travers tous ces grands objets s'agrandit, s'élève, fermente. La Religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ſes idées & à multiplier leurs rapports ; car l'on ſe trompe, ſi l'on croit que l'ame du Philoſophe doit ſe concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embraſſer, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités ſe touchent ; & la vérité univerſelle n'eſt elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain ſous toutes les faces, DESCARTES ſe mêle dans ces jeux ſanglans des Rois, où le génie s'épuiſe à détruire, & où des milliers d'hommes aſſemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainſi Socrate porta les armes dans ſa jeuneſſe. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyſe l'eſprit humain. Il obſerve les opinions, ſuit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur ſource. De ces opinions, les unes naiſſent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la Religion, d'autres de la forme des Langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, pluſieurs de

toutes cauſes réunies. Il y en a qui ſortent du fond même de l'eſprit humain & de la conſtitution de l'homme, & celles-là ſont à peu près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui ſont bornées par les montagnes & par les fleuves; car chaque pays a ſes opinions comme ſes plantes. Toutes enſemble forment la raiſon du peuple. Quel ſpectacle pour un Philoſophe, ſur-tout lorſqu'élevé à une grande diſtance, ſa vue plonge ſur cet amas de préjugés & d'erreurs! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raiſon humaine! Dès ce moment il ſentit s'ébranler tout l'édifice de ſes connoiſſances : il voulut y porter la main pour achever de le renverſer ; mais il n'avoit point encore aſſez de force, & il s'arrêta. Il pourſuit ſes obſervations ; il étudie la nature phyſique. Tantôt il la conſidère dans toute ſon étendue, comme ne formant qu'un ſeul & immenſe ouvrage ; tantôt il la ſuit dans ſes détails. La nature vivante & la nature morte, l'être brut & l'être organiſé, les différentes claſſes de grandeurs & de formes, la chaîne des exiſtences ſucceſſives, les deſtructions & les renouvellemens, les variétés & les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout ſur la cime des Alpes, élevé par ſa ſituation au-deſſus de l'Europe entière & plus encore par ſon génie ; ſuivant de l'œil la courſe du Pô, du Rhin,

du Rhône & du Danube, & de-là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices ou entre les pointes des rochers; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes éternelles de glace, qui semblent jettées dans les vallons des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des éclairs & au bruit des tonnerres (9). Ah! c'est dans ces momens que l'ame du Philosophe s'étend, devient immense & profonde comme la nature. C'est alors que ses idées s'élèvent & planent sur l'Univers, pour en saisir les rapports & en embrasser l'étendue. Insatiable de voir & de connoître, par-tout où il passe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la poursuit de pays en pays. Dans les Villes prises d'assaut, ce sont les Savans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague, dont il s'est rendu maître, la Capitale d'un Royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien séjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il suit les traces de ses pensées; il rassemble, dans les conversations, les restes épars d'un grand homme. Ainsi voyageoient autrefois
les

les Pithagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes ſavantes, archives des Nations & monumens des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple, ramaſſe tout ce qui peut ſervir d'aliment à ſon génie; ſemblable à ces chênes vigoureux dont les fibres & les racines étendues dans le ſein de la terre, y vont chercher, à une grande diſtance, tous les ſucs propres à former leur ſéve, tandis que dans les airs leurs cimes élevées vont au-devant des nuages, raſſembler les vapeurs humides, & pomper les particules d'air, deſtinées auſſi par la nature à les nourrir. En eſt-ce aſſez? Et l'ame de DESCARTES eſt-elle formée? Non: tant d'idées raſſemblées dans ſes voyages ne lui auroient encore ſervi de rien, s'il n'avoit eu l'art de ſe les approprier par des méditations profondes, art ſi néceſſaire au Philoſophe, ſi inconnu au vulgaire, & peut-être ſi étranger à l'homme. En effet, qu'eſt-ce que méditer? C'eſt ramener au-dedans de nous notre exiſtence répandue toute entière au dehors; c'eſt nous retirer de l'Univers pour habiter dans notre ame; c'eſt anéantir toute l'activité des ſens pour augmenter celle de la penſée; c'eſt raſſembler en un point toutes les forces de l'eſprit; c'eſt meſurer le temps, non plus par le mouvement & par l'eſpace, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans DESCARTES, avoient

tourné en habitude (10). Elles le ſuivoient par-tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſile prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appeloit ſes idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (11). C'étoit là que ſon ame ſe repoſoit de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ces ſpéculations qui s'égarent & ſe perdent hors des bornes du monde phyſique, le déſir de ſe rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il ſe livroit à toutes les ſciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la ſimplicité de ſon objet; mais il y tranſportoit du moins la méthode des Géomètres. C'eſt d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le ſens des termes, & à n'en abuſer jamais, à décompoſer l'objet de ſon étude, à lier les conſéquences aux principes, à remonter par l'analyſe, à deſcendre par la ſynthèſe. Ainſi l'eſprit géométrique affermiſſoit ſa marche; mais le courage & l'eſprit d'indépendance briſoit devant lui les barrières, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace du génie; & ſans doute les événemens dont il avoit été témoin, les grands

ſpectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie & dans la Bohème, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'eſprit naturelle. Il oſa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raiſon. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient ſur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne ſont point notre ouvrage, & qui ſont le réſultat néceſſaire de mille combinaiſons faites ſans nous? Il falloit, pour ainſi dire, détruire ſon ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour ſecouer toutes ſes opinions. Il demande compte à ſes ſens de toutes les idées qu'ils ont portées dans ſon ame; il examine tous les tableaux de ſon imagination, & les compare avec les objets réels; il deſcend dans l'intérieur de ſes perceptions qu'il analyſe; il parcourt le dépôt de ſa mémoire, & juge tout ce qui y eſt raſſemblé. Par-tout il pourſuit le préjugé, il le chaſſe de retraite en retraite; ſon entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un déſert immenſe, mais où déſormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES; voilà ſes idées anciennes détruites. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres, pour faire la

révolution du monde. Car, pour changer les Nations, il ne ſuffit point d'abattre, il faut reconſtruire. Dès ce moment, DESCARTES ne penſe plus qu'à élever une philoſophie nouvelle. Tout l'y appelle, tout l'y invite; les exhortations de ſes amis, le beſoin de ſon ame, le déſir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ſes idées, je ne ſai quel inſtinct qui domine le grand homme, & plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes de tous les ſiècles moins miſérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil deſſein, il ſentit qu'il falloit ſe cacher. Hommes du monde, ſi fiers de votre politeſſe & de vos avantages, ſouffrez que je vous diſe la vérité; ce n'eſt jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on penſera de grandes choſes. Vous poliſſez l'eſprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il beſoin de vos vains ornemens? C'eſt un coloſſe dont la grandeur fait la beauté. C'eſt dans la ſolitude que l'homme de génie eſt ce qu'il doit être; c'eſt là qu'il raſſemble toutes les forces de ſon ame. Auroit-il beſoin des hommes? N'a-t-il pas avec lui la nature? & il ne la voit point à travers les petites formes de la ſociété, mais dans ſa grandeur primitive, dans ſa beauté originale & pure. C'eſt dans la ſolitude que toutes les heures laiſſent une trace, que tous les inſtans ſont repréſentés par une penſée, que le temps eſt au ſage,

& le ſage à lui-même. C'eſt dans la ſolitude ſur-tout que l'ame a toute l'énergie de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſecouent ſur leurs eſclaves : elle eſt libre comme la penſée de l'homme qui exiſteroit ſeul dans l'univers. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande paſſion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point ; ces deux paſſions tiennent l'une à l'autre. La vérité eſt l'aliment néceſſaire d'une ame fière & libre, tandis que l'eſclave n'oſe même lever les yeux juſqu'à elle. C'eſt cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens des ſociétés, à renoncer à tous ces emplois, qui ne ſont trop ſouvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre humain. DESCARTES ne fut donc ni Magiſtrat, ni Militaire, ni Homme de Cour (14). Il conſentit à n'être qu'un Philoſophe, qu'un homme de génie, c'eſt-à-dire rien aux yeux du peuple. Il renonce même à ſon pays ; il choiſit une retraite dans la Hollande. C'eſt dans le ſanctuaire de la liberté qu'il va fonder une philoſophie libre. Il dit adieu à ſes parens, à ſes amis, à ſa patrie. Il part (15). L'amour de la vérité n'eſt plus dans ſon cœur un ſentiment ordinaire ; c'eſt un enthouſiaſme ſacré ; c'eſt un ſentiment religieux qui élève & remplit

ſon ame. Dieu, la nature, le genre humain; voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre à cette occupation ſublime aux pieds des Autels. O jour! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain! Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le Temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu: Eſprit éternel, puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'as miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe, agrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment: l'ouvrage de la nature eſt achevé. DESCARTES eſt créé pour l'Univers. Elle a préparé long-temps avant ſa naiſſance tout ce qui devoit influer ſur lui; elle lui a donné les prédéceſſeurs dont il avoit beſoin; elle a jetté dans ſon ſein les ſemences qui devoient y germer; elle a établi entre ſon eſprit & ſon ame les rapports néceſſaires; elle a fait paſſer ſous ſes yeux tous les grands ſpectacles & du monde phyſique & du monde moral; elle a raſſemblé autour de lui, ou dans lui, tous les reſſorts; elle a mis dans ſa main

tous les inſtrumens ; ſon travail eſt fini : c'eſt peut-être un travail de vingt ſiècles. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'hiſtoire de ſes penſées. On verra une eſpèce de création. Elle embraſſera tout ce qui eſt, le temps & l'eſpace, l'eſprit & la matière ; elle préſentera une machine immenſe, mue avec peu de reſſorts ; on y trouvera le grand caractère de la ſimplicité, l'enchaînement de toutes les parties, & ſouvent, comme dans la nature phyſique, un ordre réel caché ſous un déſordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même. (16) Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jetter les fondemens ; il faut creuſer juſqu'à la ſource de la vérité ; il faut établir l'évidence, & diſtinguer ſon caractère. Nous avons vu DESCARTES renverſer toutes les fauſſes opinions qui étoient dans ſon ame ; il fait plus, il s'élève à un doute univerſel (17). Celui qui s'eſt trompé une fois, peut ſe tromper toujours. Auſſi-tôt les cieux, la terre, les figures, les ſons, les couleurs, ſon corps même, & les ſens avec leſquels il voyage dans l'Univers, tout s'anéantit à ſes yeux. Rien n'eſt aſſuré ; rien n'exiſte. Dans cette deſtruction générale, où trouver un point d'appui ? Quelle ſera la première vérité qui ſervira de baſe à toutes les vérités ? Pour Dieu cette première vérité eſt par-tout. DESCARTES la trouve dans ſon doute même. Puiſ-

que je doute, je penſe; puiſque je penſe, j'exiſte. Mais à quelle marque la reconnoît-il ? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident, c'eſt-à-dire ce qui eſt clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel eſt ce fameux doute philoſophique de DESCARTES (18). Tel eſt le premier pas qu'il fait pour en ſortir, & la première règle qu'il établit. C'eſt cette règle qui a fait la révolution de l'eſprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyſe au doute. Décompoſer les queſtions & les diviſer en pluſieurs branches ; avancer par degrés des objets les plus ſimples aux plus compoſés, & des plus connus aux plus cachés ; combler l'intervalle qui eſt entre les idées éloignées, & le remplir par toutes les idées intermédiaires ; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes ſe déduiſent aiſément les unes des autres, & que les énoncer, ce ſoit pour ainſi dire les démontrer : voilà les autres règles qu'il a établies, & dont il a donné l'exemple. (19) On entrevoit déja toute la marche de ſa philoſophie. Puiſqu'il faut commencer par ce qui eſt évident & ſimple, il établira des principes qui réuniſſent ce double caractère. Pour raiſonner ſur la nature, il s'apuyera ſur des axiomes, & déduira des cauſes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer ; DESCARTES a tracé un plan trop

élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît; c'eſt-à-dire, par les principes : mais ſa méthode n'en eſt pas moins la créatrice de la philoſophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Ariſtote apprenoit plus à définir & à diviſer, qu'à connoître ; à tirer les conſéquences, qu'à découvrir les principes. Celle des Scholaſtiques, abſurdement ſubtile, laiſſoit les réalités pour s'égarer dans des abſtractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un aſſemblage de caractères magiques pour interroger ſans entendre, & répondre ſans être entendu. C'eſt DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement ſe rend compte à lui-même de toutes ſes idées, calcule ſa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, eſprit de raiſon plutôt que de raiſonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les ſciences.

Sa méthode eſt créée : il a fait comme ces grands Architectes, qui concevant des ouvrages que l'eſprit humain n'avoit point imaginés avant eux, commencent par ſe faire de nouveaux inſtrumens & des machines nouvelles. Aidé de ce ſecours, il entre dans la métaphyſique. Il y jette d'abord un regard. Qu'aperçoit-il ? Une audace puérile de l'eſprit humain, des êtres imaginaires, des rêve-

ries profondes, des mots barbares ; car dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des ſignes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas, & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique. Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences : voilà ſes objets. (20) Je m'élève avec lui juſqu'à la première cauſe. Newton la chercha dans les mondes ; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame ; il avoit ſenti en lui l'être qui penſe, c'eſt-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée ? Comment l'homme, dont les facultés intellectuelles & morales ſont bornées de toutes parts, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle, où à chaque point il ſe ſent preſſé par une barrière qui l'arrête & le repouſſe, comment cet être ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini ? Cette idée ne lui eſt-elle pas étrangère ? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un être qui en ſoit le modèle & le principe ? Cet être n'eſt-il pas Dieu ? Toutes les autres idées claires & dictinctes que l'homme trouve en lui, ne

renferment que l'exiſtence poſſible de leur objet: l'idée ſeule de l'être parfait renferme une exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés ſont une émanation de l'être incréé; ſi toutes les loix, qui font l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports néceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives de la nature. Ainſi la connoiſſance de tous les êtres ſe trouve enchaînée à celle du premier être. C'eſt elle auſſi qui affermit la marche de l'eſprit humain, & ſert de baſe à l'évidence. C'eſt elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raiſon me préſentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de ſa marche, DESCARTES paſſe à l'analyſe de ſon ame. Il a remarqué que, dans ſon doute, l'étendue, la figure & le mouvement s'anéantiſſoient pour lui. Sa penſée ſeule demeuroit; ſeule elle reſtoit immuablement attachée à ſon être, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en ſéparer. Il peut donc concevoir diſtinctement que ſa penſée exiſte, ſans que rien n'exiſte autour de lui. L'ame ſe conçoit donc ſans le corps. De-là naît la diſtinction de l'être penſant & de l'être matériel.

Pour juger de la nature des deux ſubſtances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'eſt l'étendue dans la matière ; dans l'ame c'eſt la penſée. De l'étendue naiſſent la figure & le mouvement; de la penſée naît la faculté de ſentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue eſt diviſible de ſa nature ; la penſée ſimple eſt indiviſible. Comment ce qui eſt ſimple appartiendroit-il à un être compoſé de parties ? Comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique ? Cependant il exiſte une chaîne ſecrette entre l'ame & le corps. L'ame n'eſt-elle que ſemblable au Pilote qui dirige le vaiſſeau ? Non, elle fait un tout avec le vaiſſeau qu'elle gouverne. C'eſt donc de l'étroite correſpondance qui eſt entre les mouvemens de l'un, & les ſenſations ou penſées de l'autre, que dépend la liaiſon de ces deux principes ſi diviſés & ſi unis (21). C'eſt ainſi que DESCARTES tourne autour de ſon être, & examine tout ce qui le compoſe. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ſes ſens, c'eſt ſon ame qui le frappe le plus. Voici une penſée faite pour étonner le peuple, mais que le Philoſophe concevra ſans peine. DESCARTES eſt plus sûr de l'exiſtence de ſon ame que de celle de ſon corps. En effet, que ſont toutes les ſenſations, ſinon un avertiſſement éternel pour l'ame qu'elle exiſte ? Peut-elle

ſortir hors d'elle-même, ſans y rentrer à chaque inſtant par la penſée ? Quand je parcours tous les objets de l'Univers, ce n'eſt jamais que ma penſée que j'aperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immenſe qui eſt entr'elle & la matière ? Ici DESCARTES reprend ſon analyſe & le fil de ſa méthode. Pour juger s'il exiſte des corps, il conſulte d'abord ſes idées. Il trouve dans ſon ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de ſituation, de mouvement, & une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'exiſtence de la matière, comme objet mathématique; mais ne lui diſent rien de ſon exiſtence phyſique & réelle. Il interroge enſuite ſon imagination. Elle lui offre une ſuite de tableaux où des corps ſont repréſentés : ſans doute l'original de ces tableaux exiſte, mais ce n'eſt encore qu'une probabilité. Il remonte juſqu'à ſes ſens. Ce ſont eux qui font la communication de l'ame & de l'Univers; ou plutôt ce ſont eux qui créent l'Univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail; par une métamorphoſe rapide, la ſenſation devient idée; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui eſt hors d'elle. Les ſens ſont donc les meſſagers de l'ame; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors juſqu'à Dieu. D'un côté,

la véracité de l'être suprême ; de l'autre, le penchant irrésistible de l'homme à rapporter ses sensations à des objets réels qui existent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent ; & il se ressaisit de l'Univers physique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, & créant son systême des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à la grandeur de son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des bornes des sens, à chercher dans l'intérieur de l'ame ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ses connoissances, pouvoit-il soupçonner que l'ame fût entièrement dépendante des sens pour les idées ? N'étoit-il pas trop avilissant pour elle qu'elle ne fût occupée qu'à errer sur le monde physique pour y ramasser les matériaux de ses connoissances, comme le Botaniste qui cueille ses végétaux, ou à extraire des principes de ses sensations, comme le Chymiste qui analyse les corps ? D'ailleurs, peut-être que DESCARTES vit dans les idées innées, un pont de communication entre l'ame & la matière. Depuis on a eu l'audace de rompre le pont ; mais qui maintenant pourra nous expliquer comment se fait le passage ? Qui nous dira aussi ce que c'est que l'ame des bêtes ? Quels sont ces êtres singuliers si supérieurs aux végétaux

par leurs organes, ſi inférieurs à l'homme par leurs facultés ? Quel eſt ce principe qui, ſans leur donner la raiſon, produit en eux des ſenſations, du mouvement & de la vie ? Quelque parti que l'on embraſſe, la raiſon ſe trouble, la dignité de l'homme s'offenſe, ou la Religion s'épouvante. Chaque ſyſtème eſt voiſin d'une erreur ; chaque route eſt ſur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES eſt entraîné par la force des conſéquences & l'enchaînement de ſes idées vers un ſyſtème auſſi ſingulier que hardi, & qui eſt digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus ſublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organiſation tient lieu de principe intelligent ; dont tous les reſſorts ſont différens ſelon les différentes eſpèces & les différens buts de la création ; où tout eſt prévu, tout combiné pour la conſervation & la reproduction des êtres ; où toutes les opérations ſont le réſultat toujours sûr des loix du mouvement ; où toutes les cauſes qui doivent produire des millions d'effets, ſont arrangées juſqu'à la fin des ſiècles, & ne dépendent que de la correſpondance & de l'harmonie de quelque partie de matière. Avouons-le ; ce ſyſtème donne la plus grande idée de l'art de l'éternel Géomètre, comme l'appeloit Platon. C'eſt ce même caractère de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz ;

caractère plus propre que tout autre à séduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un instant dans une grande idée, que de traîner leur ame sur des détails d'observations & sur quelques vérités éparses & isolées.

Descartes s'est élevé à Dieu, est descendu dans son ame, a saisi sa pensée, l'a séparée de la matière, s'est assuré qu'il existoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ses connoissances, il va maintenant s'élancer dans l'Univers physique. Il va le parcourir, l'embrasser, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'instrument de la géométrie dont il a besoin. C'est ici une des parties les plus solides de la gloire de Descartes; c'est ici qu'il a tracé un sillon, dont la profondeur sera éternellement marquée dans l'histoire de l'esprit humain. L'algèbre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphysique qui exprime tous les rapports par des signes universels, qui facilite le calcul en le généralisant, opère sur les quantités inconnues, comme si elles étoient connues, soumet à l'esprit ce qui semble être hors de sa sphère, accélère sa marche, & augmente son étendue en substituant un signe abrégé à des combinaisons nombreuses; cette science inventée par les Arabes, ou du moins transportée par eux en Espagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie & perfectionnée par un François; mais malgré

les

les découvertes importantes de l'illuſtre Viete ; malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES, qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſſi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille ſur les méthodes de l'analyſe pure. Pour ſoulager l'imagination, il diminue le nombre des ſignes ; il repréſente par des chiffres les puiſſances des quantités, & ſimplifie, pour ainſi dire, le méchaniſme algébrique. Il s'élève enſuite plus haut ; il trouve ſa fameuſe méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adreſſe, où l'art, conduit par le génie, ſurprend la vérité, en paroiſſant s'éloigner d'elle ; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaiſon ſucceſſive de ſignes ; règle auſſi utile que ſimple, que la jalouſie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a diſputée à DESCARTES, & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'eſt ainſi que les grands Hommes découvrent, comme par inſpiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique & d'étude ; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

ainſi perfectionnée, il reſtoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Appollonius & d'Archimede, qui fut celle de tous les anciens Géomètres, exacte & rigoureuſe pour les démonſtrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépenſent une quantité prodigieuſe de forces pour peu de mouvement, elle conſumoit l'eſprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un inſtrument qui élevât le Géomètre à une hauteur d'où il pût dominer ſur toutes ſes opérations, & ſans fatiguer ſa vue, voir d'un coup d'œil des eſpaces immenſes ſe reſſerrer comme en un point. Cet inſtrument, c'eſt DESCARTES qui l'a créé : c'eſt l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les ſurfaces & les ſolides en caractères algébriques; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit après la réſolution du problême, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes ſur leſquelles eſt fondée cette analyſe créée par DESCARTES. Ces vérités abſtraites & pures, faites pour être meſurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; & j'affoiblirois l'Eloge d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de

remarquer ici, que par ſon analyſe DESCARTES fit faire plus de progrès à la géométrie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'eſprit humain. C'eſt l'analyſe qui a été l'inſtrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'eſt l'analyſe qui, dans les mains des Léibnitz, des Newton & des Bernoulli, a produit cette géométrie nouvelle & ſublime qui ſoumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel eſt donc cet homme extraordinaire qui a laiſſé ſi loin de lui tous les ſiècles paſſés, qui a ouvert de nouvelles routes aux ſiècles à venir, & qui dans le ſien avoit à peine trois hommes qui fuſſent en état de l'entendre? Il eſt vrai qu'il avoit répandu ſur toute ſa géométrie une certaine obſcurité; ſoit qu'accoutumé à franchir d'un ſaut des intervalles immenſes, il ne s'aperçût pas ſeulement de toutes les idées intermédiaires qu'il ſupprimoit, & qui ſont des points d'appui néceſſaires à la foibleſſe; ſoit que ſon deſſein fût de ſecouer l'eſprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts; ſoit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de ſon génie, & les épouvanter de toute la diſtance qui étoit entr'eux & lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'eſprit de DESCARTES, c'eſt qu'il eſt le premier qui

ait conçu la grande idée de réunir toutes les ſciences, & de les faire ſervir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit tranſporté dans ſa logique la méthode des Géomètres. Il ſe ſervit de l'analyſe logique pour perfectionner l'algèbre ; il appliqua enſuite l'algèbre à la géométrie ; la géométrie & l'algèbre à la méchanique ; & ces trois ſciences combinées enſemble à l'aſtronomie. C'eſt donc à lui qu'on doit les premiers eſſais de l'application de la géométrie à la phyſique ; application qui a créé encore une ſcience toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la nature ; il entreprend de déchirer ſes voiles, & d'expliquer le ſyſtème du monde. Voici un nouvel ordre de choſes : voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que préſente l'hiſtoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matière & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la penſée entre la terre & les cieux, & de-là il embraſſe l'Univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une ſeule & immenſe machine, dont les roues & les reſſorts ont été diſpoſés au commencement de la manière la plus ſimple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvemens, il cherche la diſpoſition des centres. Chaque corps a ſon centre particulier ; chaque ſyſtème a ſon cen-

tre général. Sans doute auſſi il y a un centre univerſel, autour duquel ſont rangés tous les ſyſtèmes de la nature. Mais où eſt-il, & dans quel point de l'eſpace ? DESCARTES place dans le Soleil le centre du ſyſtème auquel nous ſommes attachés. Ce ſyſtème eſt une des roues de la machine ; le Soleil eſt le point d'appui. Cette grande roue embraſſe dix-huit cent millions de lieues dans ſa circonférence, à ne compter que juſqu'à l'orbe de Saturne. Que ſeroit-ce ſi on pouvoit ſuivre la marche excentrique des Comètes ? Cette roue de l'Univers doit communiquer à une roue voiſine, dont la circonférence eſt peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troiſième, cette troiſième à une autre, & ainſi de ſuite dans une progreſſion infinie, juſqu'à celles qui ſont bornées par les dernières limites de l'eſpace. Toutes, par la communication du mouvement, ſe balancent & ſe contre-balancent, agiſſent & réagiſſent l'une ſur l'autre, ſe ſervent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où réſulte l'équilibre de chaque ſyſtème, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle eſt l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues ſont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'eſt cette machine que DESCARTES conçoit ;

& qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matière & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matière ſeule peut agir ſur la matière, il faut que tout ſoit plein. Il admet donc un fluide immenſe & continu, qui circule entre les parties ſolides de l'Univers; ainſi le vuide eſt proſcrit de la nature. L'idée de l'eſpace eſt néceſſairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière: car on peut dépouiller ſucceſſivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y reſtera ſans qu'on puiſſe jamais l'en détacher. C'eſt donc l'étendue qui conſtitue la matière, & c'eſt la matière qui conſtitue l'eſpace. Mais où ſont les bornes de l'eſpace? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'Univers eſt donc illimité; il ſemble que l'ame de ce grand Homme eût été trop reſſerrée par les bornes du monde; il n'oſe point les fixer. Il examine enſuite les loix du mouvement: mais qu'eſt-ce que le mouvement? C'eſt le plus grand phénomène de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme ne ſaura comment le mouvement d'un corps peut paſſer dans un autre. Il faut donc ſe borner à

connoître par quelles loix générales il se distribue, se conserve ou se détruit ; & c'est ce que personne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'est lui qui le premier a généralisé tous les phénomènes, a comparé tous les résultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives : & puisque dans les mers, sur la terre & dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature ? Il se trompa : je le sais. Mais malgré son erreur, il n'en est pas moins l'Auteur des loix du mouvement. Car pendant trente siècles les Philosophes n'y avoient pas même pensé ; & dès qu'il en eut donné de fausses, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célèbres * les trouvèrent en même temps ; c'étoit l'effet de ses recherches & de la secousse qu'il avoit donnée aux esprits. Du mouvement il passe à la matière, chose aussi incompréhensible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, source & principe de tous les êtres, divisée & divisible à l'infini, qui se modifie par le mouvement, qui se compose & se décompose, qui végette ou s'organise, qui par l'activité rapide de ses parties devient fluide, qui par leur repos demeure

* Huyghens, Wallis & Wren.

inactive & lente, qui circule ſans ceſſe dans des moules & des filières innombrables, & par l'aſſemblage des formes conſtitue l'Univers. C'eſt avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens ſi connus, formés par des millions de particules entaſſées, qui ſe heurtent, ſe froiſſent & ſe briſent; ces élémens emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui ſe place à différentes diſtances, à raiſon de ſa peſanteur; la matière la plus déliée qui ſe précipite vers les centres & y va former des Soleils; la plus maſſive rejettée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutiſſent les tourbillons voiſins trop foibles pour leur réſiſter, & les emportent dans leurs cours; tous ces tourbillons roulans dans l'eſpace immenſe, & chacun en équilibre, à raiſon de leur maſſe & de leur vîteſſe. C'eſt au Phyſicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce ſyſtème, que l'Europe adopta avec tranſport, qui a préſidé ſi long-temps au mouvement des cieux, & qui eſt aujourd'hui tout-à-fait renverſé. En vain les hommes les plus ſavans du ſiècle paſſé & du nôtre, en

vain les Huyghens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Léibnitz, les Kirker & les Bernoulli, ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce ſyſtème, tel qu'il eſt, ne ſoit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Perſonne encore n'avoit conçu une machine auſſi grande ni auſſi vaſte; perſonne n'avoit eu l'idée de raſſembler toutes les obſervations faites dans tous les ſiècles, & d'en bâtir un ſyſtème général du monde; perſonne n'avoit fait un uſage auſſi magnifique des loix de l'équilibre & du mouvement; perſonne d'un petit nombre de principes ſimples n'avoit tiré une foule de conſéquences ſi bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchaniſme étoient ſi peu connues, où les obſervations aſtronomiques étoient ſi imparfaites, il eſt beau d'avoir même ébauché l'Univers. D'ailleurs tout ſembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le ſyſtème de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les ſphères, leur rotation ſur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les loix de l'impulſion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'Univers, enchaîne-

ment qui doit être formé par des liens physiques & réels ; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble & sont entraînées par un fluide invisible & immense qui circule autour d'elles. Mais quel est ce fluide ? Quelle est cette impulsion ? Quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent & qui la changent ? Comment toutes les causes se combinent ou se divisent-elles pour produire les plus étonnans effets ? C'est ce que DESCARTES ne nous apprend pas ; c'est ce que l'homme ne saura peut-être jamais bien ; car la géométrie, qui est le plus grand instrument dont on se serve aujourd'hui dans la physique, n'a de prise que sur les objets simples. Aussi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de simplifier l'Univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les astres dans des espaces libres : dès-lors plus de fluide, plus de résistances, plus de frottemens ; les liens qui unissent ensemble toutes les parties du monde ne sont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir ; un tel Univers est bien plus aisé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action est fondée sur un méchanisme. Le Newtonien tranquille dans son cabinet, calcule la marche des sphères, d'après un seul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du Génie

qui préside à l'Univers, saisisse le Géomètre & le transporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations & leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse & qui bouillonne; vois & calcule si tu peux ces mouvemens. Ainsi quand le système de DESCARTES n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les Géomètres devoient par préférence embrasser le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes connus & des découvertes nouvelles, osera reconstruire avec plus d'audace & de solidité ces tourbillons, que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rende compte également & des phénomènes des cieux, & de

ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet eſt encore reculée. Au ſiècle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le ſyſtème du monde. Ce temps n'eſt pas venu pour nous. Peut-être l'eſprit humain n'eſt-il qu'à ſon enfance. Combien de ſiècles faudra-t-il encore pour que cette grande entrepriſe vienne à ſa maturité ? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées ſe rapprochent de nous & deſcendent dans la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des Satellites déja connus? Combien de mouvemens irréguliers aſſigner à leurs véritables cauſes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes diſtances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? Combien attendre de haſards qui ſerviront mieux la philoſophie que des ſiècles d'obſervations? Combien découvrir de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, enſuite entre les êtres éloignés ? Et peut-être après ces collections immenſes de faits, fruits de deux ou trois cents ſiècles, combien de bouleverſemens & de révolutions ou phyſiques ou morales ſur le globe, ſuſpendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'eſprit humain dans cette vaſte étude de la na-

ture? Heureux, ſi après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ſes connoiſſances au point où il avoit été rompu ! C'eſt alors peut-être qu'il ſera permis à l'homme de penſer à faire un ſyſtème du monde ; & que ce qui a été commencé dans l'Egypte & dans l'Inde, pourſuivi dans la Grèce, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne & en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit ſauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Auſtrales ; tandis que notre Europe ſavante ne ſera plus qu'une ſolitude barbare, ou ſera peut-être engloutie ſous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on ſe ſouviendra de DESCARTES, & ſon nom retentira dans des lieux où aucun ſon ne s'eſt fait entendre depuis la naiſſance du monde.

Il pourſuit ſa création : des cieux il deſcend ſur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé & conſtruit les corps céleſtes, travaillent à la compoſition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La peſanteur eſt l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pouſſe vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper; ainſi la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit changer : la peſanteur eſt de-

venue une qualité primitive & inhérente, qui s'étend à toutes les diſtances & à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la Lune dans ſon orbite, & fait tomber les corps ſur la terre. On devoit faire plus: on devoit peſer les aſtres ; monument ſingulier de l'audace de l'homme! Mais toutes ces grandes découvertes ne ſont que des calculs ſur les effets; DESCARTES plus hardi a oſé chercher la cauſe. Il continue ſa marche: l'air, fluide léger, élaſtique & tranſparent, ſe détache des parties terreſtres plus épaiſſes, & ſe balance dans l'atmoſphère; le feu naît d'une agitation plus vive, & acquiert ſon activité brûlante; l'eau devient fluide, & ſes gouttes s'arrondiſſent ; les montagnes s'élèvent, & les abymes des mers ſe creuſent; un balancement périodique ſoulève & abaiſſe tour à tour les flots, & remue la maſſe de l'Océan, depuis la ſurface juſqu'aux plus grandes profondeurs ; c'eſt le paſſage de la Lune au-deſſus du méridien, qui preſſe & reſſerre les torrens de fluide contenus entre la Lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organiſe, une chaleur féconde part du centre de la terre, & ſe diſtribue dans toutes ſes parties; les ſels, les bitumes & les ſoufres ſe compoſent; les minéraux naiſſent de pluſieurs mêlanges; les veines métalliques s'étendent; les volcans s'allument; l'air di-

laté dans les cavernes ſouterraines éclate, mugit & donne des ſecouſſes au globe. De plus grands prodiges s'opèrent, la vertu magnétique ſe déploie, l'aimant attire & repouſſe, il communique ſa force, & ſe dirige vers les pôles du monde. Le flüide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels ſont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il ſoulève une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe eſt enveloppé d'une maſſe inviſible & flottante, qui eſt entraînée du même mouvement que la terre, preſſe ſur ſa ſurface & y attache tous les corps : c'eſt l'atmoſphère ; Océan élaſtique, & qui comme le nôtre eſt ſujet à des altérations & à des tempêtes ; région détachée de l'homme, & qui par ſon poids a ſur l'homme la plus grande influence ; lieu où ſe rendent ſans ceſſe les particules échappées de tous les êtres ; aſſemblage des ruines de la nature, ou volatiliſée par le feu, ou diſſoute par l'action de l'air, ou pompée par le Soleil ; laboratoire immenſe, où toutes ces parties iſolées & extraites d'un million de corps différens, ſe réuniſſent de nouveau, fermentent, ſe compoſent, produiſent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philoſophe. DESCARTES, après avoir

parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déja on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert sa pesanteur. Toricelli avoit mesuré la pression de l'atmosphère. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même base & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ses principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne ;* expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES? N'étoient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur & son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature. De son élasticité naissent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître sous l'impression du Soleil qui raréfie les vapeurs de l'atmosphère ; suivre en-

---

* Le Pui de Dôme en Auvergne.

tre les tropiques le cours de cet astre, d'Orient en Occident; changer de direction à trente degrés de l'équateur; se charger de particules glacées, en traversant des montagnes couvertes de neiges; devenir secs & brûlans, en parcourant la Zone torride; obéir sur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux; se combiner par mille causes différentes des lieux, des météores & des saisons; former par-tout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers sur l'espace immense & libre des mers, plus inégaux sur la terre, où leur direction est continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les brisent, & qui les réfléchissent. Il pénètre ensuite dans les atteliers secrets de la nature; il voit la vapeur en équilibre se condenser en nuage; il analyse l'organisation des neiges & des grêles; il décompose le tonnerre, & assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain & l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu; la verdure des campagnes est humectée; la nature rafraîchie se repose en silence; le Soleil brille; un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air. DESCARTES en cherche la cause. Il la trouve dans l'action du Soleil sur les gouttes d'eau qui

composent la nue. Les rayons partis de cet astre, tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, & vont tomber sur l'œil qui les reçoit (24). Je ne cherche point à parer DESCARTES d'une gloire étrangère ; je sais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je sais que ce Prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomène d'une manière plus précise & plus vraie; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité; c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumière; c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, & que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton; mais quoique DESCARTES ne connût pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène & globuleuse répandue dans l'espace, & qui, poussée par le Soleil, communique en un instant

ſon impreſſion juſqu'à nous ; quoique la fameuſe obſervation de Rômer, ſur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie ſept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du Soleil à la terre ; DESCARTES n'en explique pas avec moins de préciſion, & les propriétés générales de la lumière, & les loix qu'elle ſuit dans ſon mouvement, & ſon action ſur l'organe de l'homme. Il repréſente la vue comme une eſpèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend juſqu'aux extrémités de l'eſpace, va ſaiſir ce qui eſt hors de l'empire de tous les autres ſens, & unit à l'exiſtence individuelle de l'homme, l'exiſtence des objets les plus éloignés. C'eſt par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige. Elle eſt pour l'homme éclairé, ce que le bâton eſt pour l'aveugle. Par l'un, on voit pour ainſi dire avec ſes mains ; par l'autre, on touche avec ſes yeux. Mais pour que la lumière agiſſe ſur l'œil, il faut qu'elle traverſe des eſpaces immenſes. Ces eſpaces ſont ſemés de corps innombrables, les uns opaques, les autres tranſparens ou fluides. DESCARTES ſuit la lumière dans ſa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme ſe mouvoir en ligne droite ; il la voit ſe réfléchir ſur la ſurface

des corps ſolides, & toujours ſous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorſqu'elle traverſe différens milieux, changer ſon cours, & ſe briſer ſelon différentes loix.

La lumière mue en ligne droite, ou réfléchie, ou briſée, parvient juſqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel eſt cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une exiſtence ſucceſſive; où les eſpaces, les figures & les mouvemens qui m'environnent ſont créés; où les aſtres qui exiſtent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diamètre eſt contenu l'Univers? Quelles loix préſident à ce méchaniſme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? DESCARTES analyſe & deſſine toutes ces parties; & celles qui ont beſoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui ſe rétréciſſent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature comme d'une denſité différente, où la lumière ſouffre trois réfractions ſucceſſives; & cette membrane ſi déliée, compoſée des filets du nerf optique, où l'objet vient ſe peindre; & ces muſcles ſi agiles qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a beſoin. Par le jeu rapide & ſimultanée de tous ces reſſorts, les rayons raſſemblés viennent peindre ſur

la rétine l'image des objets ; & les houppes nerveuſes tranſmettent par leur ébranlement leur impreſſion jusqu'au cerveau. Là finiſſent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture ſi admirable eſt encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts : il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil eſt renverſée ; il faut remettre les objets dans leur ſituation. L'image eſt double ; il faut la ſimplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de diſtance, de figure & de grandeur ; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'aſſure d'abord de la diſtance, par le ſens du toucher & le mouvement progreſſif. Elle juge enſuite les grandeurs relatives par les diſtances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des diſtances & des grandeurs combinées réſulte la connoiſſance des figures. Ainſi le ſens de la vue ſe perfectionne & ſe forme par degrés ; ainſi l'organe qui touche, prête ſes ſecours à l'organe qui voit ; & la viſion eſt en même temps le réſultat de l'image tracée dans l'œil, & d'une foule de jugemens rapides & imperceptibles, fruits de l'expérience. DESCARTES ſur tous ces objets donne des règles que perſonne n'avoit encore développées avant lui ; il guide la nature, & apprend à l'homme à ſe ſervir du plus noble de ſes ſens. Mais dans un être auſſi borné & auſſi foible, tout s'altère. Cette organiſation ſi

étonnante eſt ſujette à ſe déranger. Enfin le genre humain eſt en droit d'accuſer la nature, qui l'ayant placé & comme ſuſpendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur, & celui de l'extrême petiteſſe, a également borné ſa vue des deux côtés, & lui dérobe à jamais les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'induſtrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du ſable diſſous par le feu, on a ſu faire de nouveaux yeux à l'homme, preſcrire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'eſpace, & rendre viſible ce qui ne l'eſt pas. Roger Bacon, dans un ſiècle barbare, prédit le premier ces effets étonnans. Alexandre Spina découvrit les verres concaves & convexes. Métius, artiſan Hollandois, forma le premier téleſcope. Galilée en expliqua le méchaniſme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges; il en développe & perfectionne la théorie; il les crée pour ainſi dire de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, ſoit pour accélérer la réunion des parties de la lumière, ſoit pour la retarder, ſoit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, ſoit pour combiner celles qui réunies feront le plus d'effet. Il deſcend même juſqu'à guider la main de l'Artiſte qui façonne les verres; & le compas à la main il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ſes travaux. Tels ſont les ob-

jets, telle eſt la marche de la dioptrique de DESCARTES (25), un des plus beaux monumens de ce grand Homme, qui ſuffiroit ſeul pour l'immortaliſer, & qui eſt le premier ouvrage où l'on ait appliqué avec autant d'étendue que de ſuccès la géométrie à la phyſique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jetté un coup d'œil rapide ſur la théorie des ſons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière. (26) Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les Anciens tenoit aux mœurs, & faiſoit partie de la conſtitution des Etats, qui chez les modernes eſt à peine créé depuis un ſiècle, qui chez quelques Nations eſt encore à ſon berceau ; art étonnant & incroyable qui peint par le ſon, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les paſſions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la ſcience des mouvemens ; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & ſont comme de nouveaux muſcles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la réſiſtance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vîteſſes & des maſſes, la combinaiſon des plus grands effets par les plus petites puiſſances poſſibles ; tout eſt ou développé ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jettées preſqu'au haſard (27). Mais comme, juſques dans les plus petits ouvrages, ſa marche eſt toujours grande & phi-

losophique ; c'eſt d'un ſeul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient ſe préſenter à lui ; une machine plus étonnante compoſée de parties innombrables, dont pluſieurs ſont d'une fineſſe qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant ; machine qui par ſes parties ſolides repréſente des leviers, des cordes, des poulies, des poids & des contre-poids, & eſt aſſujettie aux loix de la ſtatique ordinaire ; qui par ſes fluides & les vaiſſeaux qui les contiennent, ſuit les règles de l'équilibre & du mouvement des liqueurs ; qui par des pompes qui aſpirent l'air & qui le rendent, eſt aſſervie aux inégalités & à la preſſion de l'atmoſphère ; qui par des filets preſque inviſibles répandus à toutes ſes extrémités, a des rapports innombrables & rapides avec ce qui l'environne ; machine ſur laquelle tous les objets de l'Univers viennent agir, & qui réagit ſur eux ; qui, comme la plante, ſe nourrit, ſe développe & ſe reproduit, mais qui à la vie végétale joint le mouvement progreſſif ; machine organiſée, méchanique vivante, mais dont tous les reſſorts ſont intérieurs & dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration ſimple à la fois & magnifique, où ſont raſſemblés & le charme des couleurs, & la beauté des formes, & l'élégance des contours, & l'harmonie

des proportions: c'eſt le corps humain. DESCARTES oſe le conſidérer dans ſon enſemble & dans tous ſes détails. Cette même activité de génie qui l'avoit fait errer à travers les globes céleſtes, & lui avoit fait parcourir toutes les portions de la nature, après cette courſe dans l'Univers le ramène à lui-même. Il veut ſe rendre compte de ſa vie, de ſes mouvemens, de ſes ſens. Qui lui expliquera un nouvel Univers plus incompréhenſible que le premier? Ce n'eſt point dans les Auteurs qui ont écrit, qu'il va puiſer ſes connoiſſances; c'eſt dans la nature. C'eſt elle qu'il conſulte; c'eſt elle qui fait la raiſon d'un grand homme, & non point ce qu'on a penſé avant lui. On lui demande où ſont ſes livres: les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à diſſéquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par Ariſtote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, raſſemblée en corps par Galien, ſuſpendue & preſque anéantie pendant près de onze ſiècles, avoit été ranimée tout-à-coup par Véſale. Depuis cent ans elle faiſoit des progrès en Europe; mais ſes progrès étoient lents, comme toutes les connoiſſances humaines qui ſont filles du temps. DESCARTES eut auſſi la gloire d'être un des premiers Anatomiſtes de ſon ſiècle: mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoiſſances & les ordonner entr'elles, que pour faire des ob-

ſervations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe ; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le courber long-temps ſur un petit objet ; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au-devant de l'obſervation. Il la précède plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route ; elle marche ; il revient enſuite ſur elle ; il généraliſe d'un coup d'œil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte ; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille marche dans un homme de génie? Quelques erreurs & de grandes idées, des maſſes de lumière à travers des nuages. C'eſt auſſi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES ſur l'homme (28). Il le compoſa après quinze ans d'obſervations anatomiques. Il ſuppoſe d'abord une machine entièrement ſemblable à la nôtre : quand il en ſera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchaniſme ſeul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met ſeulement dans le cœur un feu ſecret & actif, ſemblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui ſont indépendantes de l'ame. La reſpiration appelle & chaſſe l'air tour à tour. L'eſtomac devient un fourneau chymique,

où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution & à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différens canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leur cours, se transforment en sang, augmentent & développent la masse solide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, & ramené par les veines des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'est de-là qu'elle se distribue. Au dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs qui s'épanouissent & se développent aux extrémités, & vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière; les autres les vibrations des corps sonores; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là par les esprits & les sels qui se détacheront des alimens & des liqueurs; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties grossières des corps solides: ainsi se forment les sens. Chaque objet extérieur vient donner une secousse à l'organe qui lui est propre. Les nerfs qui le composent, ainsi qu'une corde

tendue, portent cet ébranlement jusqu'au cerveau : là est le réservoir de ces esprits subtils & rapides, partie la plus déliée du sang, émanations aëriennes ou enflammées & invisibles comme impalpables. A l'impression que le cerveau reçoit, ces soufles volatils courent rapidement dans les nerfs ; ils passent dans les muscles. Ceux-ci sont des ressorts élastiques qui se tendent ou se détendent, des cordes qui s'allongent ou se racourcissent, selon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en sort. De cette compression ou dilatation des muscles, résultent tous les mouvemens. Les esprits animaux, principes moteurs, sont eux-mêmes dans une éternelle agitation ; & tandis que les uns achèvent de se former & se volatilisent dans le laboratoire, que les autres au premier signal s'élancent rapidement, une foule innombrable dispersée déja dans la machine, circule dans tous les membres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la souplesse. Prenez maintenant une ame & mettez-la dans cette machine; aussi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'est là que se porte le contre-coup de toutes les sensations ; c'est de-là que part le principe des mouvemens ; c'est là qu'elle est avertie par des messagers rapides de tout

ce qui ſe paſſe aux extrémités de ſon empire ; c'eſt de-là qu'elle diſtribue ſes ordres. Les nerfs ſont ſes miniſtres & les exécuteurs de ſes volontés. Le cerveau devient comme un ſens intérieur, qui contient pour ainſi dire le réſultat de tous les ſens du dehors. Là ſe forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il eſt préſent ; & c'eſt la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet eſt éloigné ; & c'eſt l'imagination. Elle en fait au beſoin renaître l'idée avec la conſcience de l'avoir eue ; & c'eſt la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correſpond une modification particulière dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des eſprits ; & c'eſt la chaîne inviſible des deux ſubſtances. Mais l'ame a deux facultés bien diſtinctes : elle eſt à la fois intelligente & ſenſible. Dans quelques-unes de ſes fonctions, elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choiſit, elle compare ; dans d'autres elle eſt paſſive : ce ſont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne ſe donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle eſt l'origine des paſſions, préſent utile & funeſte. Le Philoſophe errant aux pieds du Véſuve, ou à travers les rochers noircis de l'Iſlande, ou ſur les ſommets ſauvages des Cordelières, entraîné par le déſir de connoître, approche de la bouche des volcans ; il en meſure

de l'œil la profondeur ; il en obſerve les effets ; aſſis ſur un rocher de ſoufre, il calcule à loiſir & médite profondément ſur ce qui fait le ravage du monde. Ainſi DESCARTES obſerve & analyſe les paſſions (29). Avant lui on en avoit développé le moral ; lui ſeul a tenté d'en expliquer le phyſique. Lui ſeul a fait voir juſqu'où les loix du méchaniſme influent ſur elles, & où ce méchaniſme s'arrête. Il a marqué dans chaque paſſion primitive le degré de mouvement & d'impétuoſité du ſang, le cours des eſprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produiſent dans les organes intérieurs. Il les ſuit au dehors ; il rend compte de leurs effets ſur la ſurface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible ; quand l'harmonie des traits ſe dérange ; quand les couleurs ou s'embelliſſent ou s'effacent ; quand les muſcles ſe tendent ou ſe relâchent ; quand le mouvement ſe ralentit ou ſe précipite ; quand le ſon inarticulé de la douleur ou de la joie ſe fait entendre, & ſort par ſecouſſes du ſein agité ; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la ſenſibilité, ou ces marques terribles du déſeſpoir impuiſſant ; quand l'excès du ſentiment affoiblit par degrés, ou conſume en un moment les forces de la vie. Ainſi les paſſions influent ſur l'organiſation, & l'organiſation influe ſur elles :

mais elles n'en font pas moins aſſujetties à l'empire de l'ame. C'eſt l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impreſſion des objets. L'ame les gouverne & les dompte par l'exercice d'une volonté fière & libre, en réprimant à ſon gré les mouvemens phyſiques, en donnant par la force de ſon empire un nouveau cours aux eſprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuſe ne ſuffit pas; il faut qu'elle ſoit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui exiſte. C'eſt par l'étude de ces rapports qu'il ſaura quand il doit étendre ſon exiſtence hors de lui-même par le ſentiment, & quand il doit la reſſerrer. Ainſi la morale eſt liée à une foule de connoiſſances qui l'agrandiſſent & la perfectionnent: ainſi toutes les ſciences réagiſſent les unes ſur les autres. C'étoit-là, comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaſte & profonde avoit conſtruit un ſyſtème de ſcience univerſelle dont toutes les parties ſe tenoient, & qui toutes ſe rapportoient à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet Univers intelligible; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles immenſes tracés autour de lui, & qui paſſoient par tous les points de la nature. DESCARTES ſentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas

pouvoir le remplir ſeul ; mais preſſé par le temps, il ſe hâtoit d'en exécuter quelques parties, & croyoit que les ſiècles & le genre humain acheveroient le reſte. Il invitoit les hommes de toutes les Nations & de tous les ſiècles à s'unir enſemble ; & pour raſſembler tant de forces diſperſées, pour faire diſparoître les diſtances, pour faciliter la correſpondance rapide des eſprits dans les lieux & dans les temps, il oſa concevoir l'idée d'une Langue univerſelle qui établiroit des ſignes généraux pour toutes les penſées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet auſſi ſingulier que hardi, que pluſieurs Philoſophes célèbres ont renouvelé, qui ſans doute a donné à Léibnitz l'idée d'un alphabet des penſées humaines ; & qui, s'il eſt exécuté un jour, ſera probablement l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain.

J'ai tâché de ſuivre DESCARTES dans tous ſes ouvrages ; j'ai parcouru preſque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé quelques-unes ; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aiſé de ſuivre la marche de ſa philoſophie & d'en ſaiſir l'enſemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconſtruire ; on l'a vu jetter des fondemens profonds, s'aſſurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître ; deſcendre dans ſon ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redeſcendre à tous les êtres créés ; attacher à cette cauſe tous

les principes de ſes connoiſſances ; ſimplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'eſt la marche du génie comme de la nature ; appliquer enſuite ces principes à la théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumière, à l'organiſation des corps brutes, à la vie active des êtres animés ; terminant enfin cette grande courſe par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ſes travaux ; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier ; deſcendant toujours des cauſes aux effets, enchaînant tout par des conſéquences néceſſaires ; joignant quelquefois l'expérience aux ſpéculations ; mais alors même maîtriſant l'expérience par le génie ; éclairant la phyſique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique ; la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques ; ſublime même dans ſes fautes, méthodique dans ſes égaremens (31), utile par ſes erreurs, forçant l'admiration & le reſpect lors même qu'il ne peut forcer à penſer comme lui.

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois ; Bacon, Léibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la ſurface des connoiſſances humaines ; il jugea les ſiècles paſſés, & alla au-devant des ſiècles à

venir ; mais il indiqua plus de grandes choſes qu'il n'en exécuta ; il conſtruiſit l'échafaud d'un édifice immenſe, & laiſſa à d'autres le ſoin de conſtruire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philoſophie une hauteur d'intelligence digne des ouvrages de Dieu : mais il ne traita la ſcience de la nature que par lambeaux ; & ſes ſyſtèmes métaphyſiques ſemblent plus faits pour étonner & accabler l'homme que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand Homme ; mais je remarque ſeulement tous les ſecours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la peſanteur ; Képler, les loix des aſtres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaiſon & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les cauſes ; DESCARTES, ſa méthode pour le raiſonnement, ſon analyſe pour la géométrie, une foule innombrable de connoiſſances pour la phyſique, & plus que tout cela peut-être, la deſtruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de raſſembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les ſiennes propres qui étoient immenſes, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une

géométrie auſſi ſublime que profonde. Si maintenant je rapproche DESCARTES de ces trois Hommes célèbres, j'oſerai dire qu'il avoit des vues auſſi nouvelles & bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat & l'immenſité du génie de Léibnitz, mais bien plus de conſiſtance & de réalité dans ſa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, ſi l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les verités; Géomètre auſſi ſublime, quoiqu'il n'ait point fait un auſſi grand uſage de la géométrie; plus original par ſon génie, quoique ce génie l'ait ſouvent trompé; plus univerſel dans ſes connoiſſances comme dans ſes talens, quoique moins ſage & moins aſſuré dans ſa marche; ayant peut-être en étendue ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour ſuivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable ſans doute pour la connoiſſance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par ſa grande influence ſur les eſprits & ſur les ſiècles.

C'eſt ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'eſt là ſa grandeur. Il n'eſt plus; mais ſon eſprit vit encore. Cet eſprit eſt immortel; il ſe répand de na-

tion en nation, & de ſiècle en ſiècle. Il reſpire à Paris, à Londres, à Berlin, à Léipſik, à Florence. Il pénètre à Pétersbourg; il pénétrera un jour juſques dans ces climats où le genre humain eſt encore ignorant & avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les ſciences au moment où DESCARTES parut; comment l'autorité enchaînoit la raiſon; comment l'être qui penſe avoit renoncé au droit de penſer. Il en eſt des eſprits comme de la nature phyſique : l'engourdiſſement en eſt la mort : il faut de l'agitation & des ſecouſſes. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des tempêtes, que ſi tout demeuroit dans un éternel repos. DESCARTES donna l'impulſion à cette maſſe immobile. Ce mouvement cauſa plus d'un naufrage; mais la nature languiſſante fut ranimée, les reſſorts affaiſſés ſe relevèrent, & la vie circula. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorſqu'on vit paroître tout-à-coup cette Philoſophie ſi hardie & ſi nouvelle! Peignez-vous des eſclaves qui marchent courbés ſous le poids de leurs fers; ſi tout-à-coup un d'entre eux, jaloux des droits de l'homme défigurés en lui, briſe ſa chaîne d'indignation, & fait retentir à leurs oreilles le nom doux & ſacré de liberté, ils s'agitent, ils frémiſſent, ils ſecouent leurs fers, & des débris de leurs chaînes rompues, ils accablent leurs tyrans. Tel eſt le mou-

vement qui ſe fit dans les eſprits d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette maſſe nouvelle de connoiſſances que DESCARTES y avoit jettée, ſe joignit à la fermentation de ſon eſprit. Réveillé par de ſi grandes idées, & par un ſi grand exemple, chacun appelle ſon ame & juge ſes penſées. Chacun diſcute ſes opinions. La raiſon de l'univers n'eſt plus celle d'un homme qui exiſtoit il y a quinze ſiècles ; elle eſt dans l'ame de chacun ; elle eſt dans l'évidence & dans la clarté des idées. La penſée eſclave depuis deux mille ans, ſe relève avec un noble orgueil, & avec la conſcience de ſa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les ſuit. On interroge la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent ſur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ſes erreurs. Tout ſe perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus ſimples. L'algèbre portée ſi loin par DESCARTES, eſt perfectionnée par Halley ; & le grand Newton y ajoute encore. L'analyſe eſt appliquée au calcul de l'infini, & produit une nouvelle branche de géométrie ſublime. Pluſieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immenſe : l'Allemagne & l'Angleterre ſe diviſent ſur cette grande découverte, comme l'Eſpagne & le Portugal ſur la conquête des Indes.

L'application de la Géometrie à la Physique devient plus étendue & plus vaste. Newton fait sur les mouvemens des corps célestes, ce que DESCARTES avoit fait sur la dioptrique, & sur quelques parties des météores. Les loix de Képler sont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planètes est expliquée. La gravitation universelle étonne l'univers par la fécondité & la simplicité de son principe. Cette application de la Géométrie s'étend à toutes les branches de la Physique, depuis l'équilibre des liqueurs, jusqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces astres errans sont mieux connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours & fixe la marche de vingt-quatre comètes. Les inégalités de la Lune sont calculées. On découvre l'anneau & les satellites de Saturne. On fait des satellites de Jupiter l'usage le plus important pour la navigation. Les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme; son équateur s'élève, & ses poles s'applatissent; & la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, & parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences

ſuivent cette impulſion générale. La Phyſique particulière créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit ſa marche par les expériences. Il eſt vrai qu'il avoit peu ſuivi cette route ; mais ſa méthode, plus puiſſante que ſon exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité ſe multiplient. Les déclinaiſons de l'aiguille aimantée s'obſervent ſelon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui ſert de point fixe, où la déclinaiſon commence, & qui bien conſtatée peut-être pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une ſcience nouvelle, par les découvertes ſublimes ſur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'eſt plus la borne de l'eſprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On ſubſtitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumière à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit preſque iſolée, s'unit aux autres ſciences. On l'applique à la fois à la Phyſique, à l'Hiſtoire naturelle, & à la Médecine. La circulation du ſang découverte par Harvey, embraſſée & défendue par DESCARTES, devient la ſource d'une foule de vérités. Le méchaniſme du corps humain eſt étudié avec plus de zèle & de ſuccès. On découvre des vaiſſeaux inconnus & de nouveaux réſervoirs. Borelli tente d'aſſujettir au calcul géométrique les mouvemens des animaux. Leuwenhoek, le microſ-

cope à la main, ſurprend ces atomes vivans qui ſemblent être les élémens de la vie de l'homme, Ruiſch perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui eſt mort. Malpighi tranſporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Son génie reſpire encore après lui dans la métaphyſique. C'eſt lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des ſens. C'eſt lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées innées, fait l'analyſe de l'eſprit humain, & poſe d'une main hardie les limites de la raiſon. C'eſt lui qui, de nos jours, a attaqué & renverſé les ſyſtêmes (32). Son influence ne s'eſt point bornée à la Philoſophie. Semblable à cette ame univerſelle des Stoïciens répandue dans toute la nature, & agitant toute ſa maſſe, l'eſprit de DESCARTES eſt par-tout. On l'a appliqué aux Lettres & aux Arts comme aux Sciences. Si dans tous les genres on va ſaiſir les premiers principes; ſi la métaphyſique des arts eſt créée; ſi on a cherché dans les idées éternelles de la nature, les règles du goût pour tous les pays & pour tous les ſiècles; ſi on ſecoué cette ſuperſtition antique qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, & donnoit des entraves au génie, en reſſerrant trop ſa ſphère; ſi on porte le flambeau dans l'intérieur de toutes nos connoiſſances; ſi l'eſprit fermente & s'agite pour reculer

toutes les bornes ; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme ; c'est là l'ouvrage de DESCARTES. L'Astronome, le Géomètre, le Métaphysicien, le Grammairien, le Moraliste, l'Orateur, le Politique, le Poëte, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal & Corneille, Loke & Bourdaloue, Newton & Montesquieu. Telle est la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment ; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération qui étonne la nature, & change la direction des choses pour plusieurs siècles. Ainsi peut-être, s'il étoit vrai que l'axe incliné de la terre pût être un jour relevé par le mouvement d'un de ces astres qui souvent se rapprochent de nous, son passage dans notre orbite seroit rapide, & à peine de quelques jours ; mais les effets de ce passage seroient éternels, & se répandroient sur des générations qui n'auroient jamais vu luire cet astre sur leur tête (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui ce foible genre humain a eu tant d'obligation, & à qui la postérité la plus reculée sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant ? Quelles statues lui a-t-on élevées dans sa patrie ? Quelles acclamations retentissoient sur son passage, dans le pays qu'il habitoit ? Quels

hommages a-t-il reçu de l'Univers ?... Que parlons-nous, d'hommages, & de ſtatues, & d'honneurs ? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt & de la rage des perſécutions, & de l'acharnement de la haine, & des tourmens de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & ſera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-deſſus de ſon ſiècle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoiſſoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée Il avoit vu dans la perſonne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les priſons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoiſonnement d'Ariſtote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies inſenſées contre Gerbert, les gémiſſemens plaintifs de Roger Bacon ſous les voûtes d'un cachot, l'incendie excité contre Ramus, & les poignards qui l'aſſaſſinèrent (35), les buchers allumés en cent lieux pour conſumer des malheureux qui ne penſoient pas comme leurs concitoyens, tant d'autres qui avoient été errans & proſcrits ſur la terre, ſans aſile & ſans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertiſſoit du danger qui le menaçoit ; tout lui crioit que le dernier des

crimes que l'on pardonne, eſt celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, ſemblable au feu qui agit en tout ſens pour rompre ſa priſon, fait effort pour ſe répandre. Elle n'eſt point à l'homme qui la conçoit; elle appartient à l'Univers, & cherche à s'y élancer. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il ſe dévoua donc (36); & graces aux paſſions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de ſa généreuſe ré ſolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui ſont offuſqués de tout ce qui eſt grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du deſpotiſme, inſultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur foibleſſe par leur audace, & leur baſſeſſe par leur orgueil, intriguans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent ſans ceſſe le mot de Dieu & l'outragent, n'affectent de la Religion que pour nuire, ne font ſervir le glaive des loix qu'à aſſaſſiner, ont aſſez de crédit pour inſpirer des fureurs ſubalternes, eſpèces de monſtres nés pour perſécuter & pour haïr, comme le tigre eſt né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (37). Il ne ſeroit peut-être pas inutile à l'hiſtoire de l'eſprit humain & des paſſions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce perſécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le deſſein de perdre DESCAR-

TES, travaillant d'abord ſourdement & en ſilence; ſemant dans les eſprits des idées & des ſoupçons vagues d'athéïſme; nourriſſant ces ſoupçons par des libelles & des noirceurs anonymes; ſuivant de l'œil & ſans ſe découvrir, les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la première place de ſon Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magiſtrats, & les fureurs ſacrées des Miniſtres; le peignant à tous les yeux comme un athée qui commençoit par briſer les autels, & finiroit par bouleverſer l'Etat; invoquant à grands cris la Religion & les Loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au ſon de la cloche, & ſur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment enſuite, pour lui ôter même la reſſource de ſe juſtifier, on travailla à le condamner en ſilence, & ſans qu'il en pût être averti; comment ſon affreux perſécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proſcrire de la Hollande, vouloit faire conſumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéïſme eſt combattu; comment il avoit déja tranſigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le Barbare eût voulu que la flamme du bucher pût être apperçue en même temps de tous les lieux

de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déja même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé des sept Provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où il arriveroit, il se trouvât devancé par sa honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails; c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'est à elle à flétrir ces Magistrats insensés, qui, dupes d'un scélérat, servoient d'instrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes & leurs buchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient-ils faire disparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuste, de forger des chaînes, & de dresser des échafauds; mais il ne dépend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la Cour (38). Je vois sa famille le traiter avec mépris. Je vois son frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager son nom, parler avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaissé jus-

qu'à ſe faire Philoſophe (39), & mettre au nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES naquit pour déshonorer ſa race par un pareil métier. O préjugés! O imbécille fierté des places & du rang! Il importe de conſerver ces traits à la poſtérité, pour apprendre, s'il ſe peut, aux hommes à rougir. Où ſont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, ſourioient dédaigneuſement, & diſoient avec une riſible hauteur : c'eſt un homme qui écrit. Ils ne ſont plus. Ont-ils jamais été ? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ſes compatriotes ; ſa gloire eſt un dépôt que les ſiècles ſe tranſmettent, & qui eſt ſous la garde de la juſtice & de la vérité. Il eſt vrai que le grand homme trouve quelquefois la conſidération de ſon vivant ; mais il faut preſque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DESCARTES perſécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ſes admirateurs & ſes diſciples, la fameuſe Princeſſe Palatine, Princeſſe qui eſt du petit nombre de celles qui ont placé la Philoſophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger DESCARTES ; & DESCARTES étoit digne de l'inſtruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de menſonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteurs de la part d'Eliſabeth. Dieu, la nature, l'homme, ſes malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, ſes devoirs & ſes foibleſſes, la

chaîne morale de tous ſes rapports ; voilà le ſujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'eſt ainſi que les Philoſophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit deſtiné à DESCARTES un autre diſciple encore plus célèbre. C'étoit la fille de Guſtave Adolphe, c'étoit l'immortelle Chriſtine. (41) Elle étoit née avec une de ces ames encore plus ſingulières que grandes, qui ſemblent jettées hors des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorſqu'on ne les admire pas. Enthouſiaſte du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES & Sobieski avoient droit dans ſon cœur aux mêmes ſentimens. Viens, dit-elle à DESCARTES : je ſuis Reine, & tu es Philoſophe. Faiſons un traité enſemble. Tu annonceras la vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon Palais ſeront tes ramparts. C'eſt donc l'eſpérance de trouver un abri contre la perſécution, qui ſeule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il été ſe fixer auprès d'un trône ? Qu'eſt-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois ? Leur ame, leur caractère, leurs paſſions, leur langage, rien ne ſe reſſemble ; ils ne ſont pas même faits pour ſe rapprocher ; leur grandeur ſe choque & ſe repouſſe. Mais s'il fut forcé par le malheur de ſe réfugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir ſa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le

fond de la Nort-Hollande. Il oſa y avoir des mœurs & de la vertu ; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaiſant des Princes ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la Philoſophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandiſſent jamais ceux qui ſont petits, & rabaiſſeroient plutôt ceux qui ſont Grands. Et comment DESCARTES auroit-il pu avoir de telles penſées ? Celui qui eſt ſans ceſſe occupé à méditer ſur l'éternité, ſur le temps, ſur l'eſpace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de ſon eſprit paſſe à ſon ame ? Celui qui meſure la diſtance des aſtres, & voit Dieu au-delà ; celui qui ſe tranſporte dans le Soleil ou dans Saturne, pour y voir l'eſpace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un ſable à travers les mondes, reviendra-t-il ſur ce grain de pouſſière, pour y flatter, pour y ramper, pour y diſputer ou quelques honneurs ou quelques richeſſes ? Non : il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs paſſions, & pourſuit le cours de ſes penſées qui ſuivent le cours de l'univers. Il s'applique à mettre dans ſon ame l'ordre qu'il contemple ; ou plutôt ſon ame ſe monte inſenſiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intriguant ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaiſant,

bienfaiſant, pauvre à la fois & généreux, ſimple comme le ſont tous les grands Hommes, plein de reſpect, comme Newton, pour la Divinité, comme lui fidelle à la Religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ſes amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée ſi grande & ſi conſolante, les plus doux momens de ſa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne diſtinguoient point un homme aux ſiècles de nos pères. Mais je remarquerai que, quoique ſa fortune ne pût pas ſuffire à ſes projets, jamais il n'accepta les ſecours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoiſſance; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuſe; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un grand Homme, eſt un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence: des ames vulgaires ne méritent point un tel honneur. Ainſi penſoit DESCARTES (42). Avec ſes ſentimens, ſon génie & ſa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye, & dans Amſterdam. L'envie le ſuivoit de ville en ville, & de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui; elle ne ceſſa de le pourſuivre, que lorſqu'elle vit entre elle & lui un tombeau (43). Alors elle ſourit un moment ſur ſa tombe, & courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des Cours, l'indifférence du Peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cent lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, ſans doute; & quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, & de réſiſter à cette impulſion rapide & terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penſer, comme le Soleil pour répandre ſa lumière? N'avez-vous pas reçu, comme lui, votre mouvement? N'êtes-vous pas une des plus nobles parties de la conſtitution de cet Univers? Obéiſſez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que ſont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle eſt éternelle, & le reſte paſſe. La vérité fait votre récompenſe; elle eſt l'aliment de votre génie; elle eſt le ſoutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou inſenſés, ou indifférens, ou barbares, vous perſécutent ou vous mépriſent; mais dans le même temps il y a des ames ſublimes avec qui les vôtres correſpondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez que ces ames ſouffrent & penſent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, ſont vos

amis. Songez que dans les ſiècles à venir il y aura d'autres ames qui vous entendront de même, & que leurs penſées ſeront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois ou qui ſeront un jour. Voulez-vous renoncer à ce grand héritage? Voulez-vous que cette race immortelle & divine s'éteigne en vous? Votre ſort n'eſt pas d'exiſter dans un point de l'eſpace ou de la durée, comme la foule des êtres. Vivez pour tous les pays & pour tous les ſiècles. Etendez votre vie ſur celle du genre humain. Portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui eſt entre Dieu & votre ame? Prenez devant lui cette noble aſſurance qui ſied ſi bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous ſeriez malheureux! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'oſe encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'eſt pendant ce rapide inſtant de la vie, mais univerſel & durable, pendant la vie des ſiècles. Voyez la poſtérité qui s'avance, & qui dit à chacun de vous : Mon fils, eſſuie tes larmes; je viens te rendre juſtice, & finir tes maux. C'eſt moi qui fais la vie des grands Hommes. C'eſt moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'eſt moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai tranſporté ſes cendres dans Paris. C'eſt

moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir. C'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs Temples à des hommes qui n'ont été que puissans, & qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. O mon fils! souviens-toi que ton ame est immortelle, & que ton nom le sera. Le temps fuit, les momens se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre; & tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire & pour éclairer les hommes.

FIN.

NOTES
SUR L'ÉLOGE DE DESCARTES.

PAGE 6. (1) Comme le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui avant Descartes s'étoient élevées & écroulées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu-à-peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les Philosophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont suivi. C'est le moyen de connoître ce qu'il tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui : ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes. La philosophie née de nos besoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des astres sur sa tête, & sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir & observer. Dès ce moment des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connoître. L'Egypte eut ses Prêtres philosophes, la Perse ses Mages, l'Inde & l'Ethiopie ses Gymnosophistes, l'Assyrie ses Chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares & les Celtes sauvages eurent, comme les Orientaux, des Prêtres de la nature qui cherchoient la philosophie dans les forêts & sur les montagnes. Ceux qui étoient nés sous un ciel serein, portèrent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des observations astronomiques. Les Disciples d'Atlas découvrent par les phases de la Lune, le principe de sa lumière. On partage le temps, & l'on règle l'année sur le cours du Soleil. La Géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde & la Perse deviennent aussi le berceau des connoissances. L'homme porte ses regards autour de lui. Il commence à distinguer les propriétés des corps, & jette les fondemens de l'Histoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & cha-

que effort eſt ſuivi d'une chute. Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs ſens. Ce qui exiſtoit, avoit dû éternellement exiſter. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantiſſement. On n'admit donc qu'une ſeule ſubſtance éternelle & infinie, indiviſible, quoique diviſée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications paſſagères. La partie la plus pure formoit l'Etre ſuprême : les corps céleſtes & les génies étoient la ſeconde émanation de cette eſſence : enfin la lie de la matière avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout ſe déploie dans la nature par un enchaînement néceſſaire de cauſes & d'effets. La terre enſevelie ſous les eaux, maſſe informe & bourbeuſe, pénétrée par le Soleil, & agitée par les ſecouſſes de l'air, ſe découvre, devient féconde, développe ſes germes, & produit des maſſes organiques. Mais la terre s'épuiſe & ſe conſume. Elle éprouve des révolutions & des embraſemens. Tout ſe déboite & redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou déposée dans les Temples ſous la garde des Dieux. Bientôt par des voyages ſavans elle eſt portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtème, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux; il avoit perfectionné la géométrie; il oſa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps. La Secte Ionique ſoutient, altère ou modifie les ſentimens de ſon Maître. L'univers eſt l'infini; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait que ſe développer; & chaque être eſt entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre ſont tour à tour admis comme ſouverains de la nature, & quelquefois tous quatre enſemble. Sous Anaxagore la philoſophie entrevoit une intelligence ſuprême. Plus de haſard ni de fatalité aveugle. La matière eſt partagée par Dieu même en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, & ſemblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties ſimilaires, mais diviſées, tendent à ſe rejoindre pour former les différens êtres dont elles ſont les principes. Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'Occident les lumières de l'Inde & de la Perſe. Il enſeigne le vrai ſyſtème de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le Soleil eſt immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes ſont autant de Soleils diſperſés dans l'eſpace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie

éternelle préside au cours des astres, & les règle par ses accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fausse application de la géométrie à la physique : & l'esprit humain, pendant des siècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'essence même de Dieu, & les mystères les plus profonds de la nature. L'esprit humain prend une nouvelle route à la suite d'un homme passionné pour la vérité, mais qui désespérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate est l'auteur de cette révolution : esprit supérieur à son siècle comme Descartes, ennemi comme lui de la science des mots, comme lui secouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philosophie nouvelle. Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit consentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique sublime, élevé au-dessus des sens & de la matière, dessinant un monde intelligible, image & production du premier Etre, son idée increée, plan & modèle de tout ce qui existe & qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle & manifestée au dehors. L'être intellectuel est inaltérable & parfait. L'être matériel incapable d'une stabilité d'essence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, se détruit & se reproduit sans cesse. De ce mouvement continuel & rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître : la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme. Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel ; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la Secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens & la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette Secte, & il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales. Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vuide est admis. Des atômes innombrables jettés par millions, & errans dans le vuide, se choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses & de mouvemens. De l'assemblage des atômes résultent les corps. De l'assemblage des corps résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires passive un principe actif & divin. La vie circule avec le méchanisme, & les mondes s'arrangent. Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder

en Aſie un Empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le Précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit ſubſiſter vingt ſiècles. Ariſtote paroît. Tout change. La matière, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matière ſujet éternel & paſſif, tend ſans ceſſe au mouvement : elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & conſtitue ſon eſſence. La privation n'eſt qu'un néant néceſſaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une force inviſible, eſt répandue dans la maſſe univerſelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'aſſujettit impérieuſement à toutes les formes, & ſe ſubdiviſe elle-même en une infinité de formes qui naiſſent & ſe détruiſent tour à tour. De-là les changemens des corps. La terre ſe gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus ſecrètes circulent dans toutes ſes parties. Tel fut le dernier des grands ſyſtèmes que la Grèce enfanta ſur l'univers. Mille Sectes rivales naiſſent de ces principales Sectes ; elles ſe ſubdiviſent comme de petits Etats formés d'une grande Monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philoſophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'obſerver, on cherchoit la première eſſence des choſes. Les hommes de génie égarés par des idées méthaphyſiques brillantes, déduiſoient d'un principe arbitraire toute la conſtitution du monde. Loin de s'aſſujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de ſuivre la leur. La foule des Diſciples n'étoit que des troupeaux obéiſſans. On reſpectoit un Maître qu'il eût fallu juger. Toutes les Ecoles ſe combattoient. De-là les diſputes éternelles, les queſtions frivoles ou obſcures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître ſavant plutôt que de l'être, tous obſtacles invincibles à la découverte de la vérité. Cependant Athènes, le ſéjour & le centre de la philoſophie, dégénère; ſon gouvernement ſe corrompt; les révolutions amènent l'eſclavage. La philoſophie ſe tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte ; mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'Hiſtoire des Philoſophes Grecs, on les explique, on les commente, ſans aller au-delà. Dans Rome, même ſtérilité. La langue formée par des Orateurs & des Conquérans, ſe refuſe même aux idées abſtraites. Les Philoſophes honorés, avilis, bannis & rappellés, égorgés ou placés ſur le trône, au milieu de tant de révolutions & de ſang, conſervent le dépôt des connoiſſances ſans l'augmenter. On a trouvé ſeulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naiſſent dans Alexandrie. On choiſit ſans inventer ; & il ſe forme une philoſophie nouvelle, du débris de toutes les anciennes. La ſuperſtition s'étend avec l'effroi qu'inſpirent les Tyrans. La philoſophie théurgique élève ſa tête hideuſe. On prodigue les enchantemens & les myſtères. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies inventés par Platon s'étend ; & on en abuſe. La philoſophie n'eſt plus que l'art d'interroger les cieux

ou les enfers. Un Platoniſme plus pur s'inſinue dans l'Egliſe naiſſante ; & les ouvrages du Diſciple de Socrate ſont preſque mis ſur l'Autel à côté des Livres ſacrés. Bientôt après, l'Empire ſe diviſe. Rome tombe. L'Europe eſt en proie aux Barbares. La philoſophie s'anéantit dans l'Occident. Elle ſe ſoutient encore dans l'Empire de Byzance. Mais cet arbre deſſéché depuis neuf ou dix ſiècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des Philoſophes Grecs ſont des bornes que l'audace humaine n'oſe franchir. Les révolutions ſe ſuccèdent, & les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philoſophie aux conquêtes. Alors la connoiſſance des cieux renaît. De nouvelles tables aſtronomiques ſont dreſſées. Les mathématiques reparoiſſent. La chymie commence à analyſer les corps. Pendant quatre ſiècles quelque lumière perce à travers la barbarie du reſte du monde ; mais la ſcience de la nature n'avance point. Une dépendance ſervile enchaînoit les eſprits. Platon avoit ſoumis les premiers Chrétiens : Ariſtote ſubjugue les Arabes. Accoutumés à croire & à ſervir, ils ſe ſoumettent aux Livres d'Ariſtote, comme ils s'étoient ſoumis à l'Alcoran. Ils adorent ce Philoſophe, comme ils adoroient leurs Califes. O aviliſſement de l'eſprit humain ! Il ſemble que ſa liberté ſoit un poids qui l'accable. Ariſtote règne ſur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perſe, comme en Afrique & dans l'Eſpagne. Vers le onzième ſiècle, la Scholaſtique s'étend ſur tout l'Occident. Elle y prend naiſſance au milieu de la barbarie. Ariſtote s'empare encore de ce nouvel Empire. Mais on n'en ſait pas même aſſez pour adopter ſes erreurs. Ses ſentimens défigurés par les Arabes, ſont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mélange des plus mépriſables ſubtilités, les obſcurcit encore. Cet état dura cinq ſiècles. Heureuſement il ſe fit une révolution. Des Tartares en précipitant les Goths ſur l'Occident, y avoient étouffé la philoſophie. D'autres Tartares ſous le nom de Turcs la font renaître. La chute de Conſtantinople donne une ſecouſſe, & fait refluer les Grecs ſur l'Italie. La nature ſe réveille après mille ans. De nouvelles lumières ſe répandent. Chacun veut étudier ; chacun veut connoître ; mais ſous tant de ruines, la route de la vérité s'eſt perdue. On ſe tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les myſtères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Ariſtote s'affermit de nouveau ; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le ſeul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philoſophie juſqu'au commencement du dix-ſeptième ſiècle, époque à peu près de la naiſſance de Deſcartes. On voit que la connoiſſance générale du monde étoit très-peu avancée, ſi même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoiſſances certaines ſur pluſieurs objets. De ce nombre étoient les

observations astronomiques faites en Grèce, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'Astronomie, il suffit de bien voir & de calculer : Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'étoit accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes ; ces vérités se trouvoïent réunies dans Euclide, Apollonius, Archimède, Pappus & Diophante : En méchanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède : En médecine, les Ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art : En anatomie, un excellent traité de Galien où il avoit rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles : Enfin sur l'Histoire naturelle, le Livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail ; & sur-tout le Traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoissances réunies, que dix peut-être des plus savans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

Page 10. (2) Il y a dans chaque siècle un esprit général qui influe, sans qu'on s'en apperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième & le dix-septième furent marqués par de grands changemens & de grandes découvertes. Navigation, Commerce, Politique, Sciences, Belles-Lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans & actifs, qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vasco de Gama en 1497. Conquête du Mexique par Cortès en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les Terres australes en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etablissement du Protestantisme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai système du monde en 1543 ; mort la même année. Tycho-Brahé, Gentilhomme Danois, dépensa plus de cent mille écus à l'Astronomie ; mort à Prague en 1601. Képler, Astronome Allemand, Auteur des fameuses loix sur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, Religieux. Le premier Télescope formé par Jacques Métius, Hollandois, en 1609. Galilée, Auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, & de la théorie du mouvement dans la chute des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626 ; on sait tout ce que les sciences lui doivent, & quelles vues il avoit, principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces

hommes célèbres ont contribué à former Descartes. Quelques Auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les Ouvrages de Bacon; & il nous dit lui-même dans une de ses Lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 12. (3) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'Éloge, naquit à la Haie en Touraine le 30 Mars 1596, de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers, & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves Gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fidelles au Roi & à l'Etat. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe; profession qui n'est mise au-dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails; c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des Charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Châteaugiron dernière de la famille vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec le fameux Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, niéce du Philosophe, célèbre par les graces de son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Page 12. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible; & les Médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère presqu'en naissant. Il fut très-redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnoissant. Il lui fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à la mort; & comme il n'étoit pas de ceux qui croyent que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées; il lui donna le temps de croître & de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes alloit au-devant des instructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appeloit le Philosophe. Il demandoit les causes & les effets de tout, & savoit ne pas entendre ce qui ne signifioit rien. En 1604, il fut mis au Collége de la Fléche. Son imagination vive & ardente fut la première faculté de son ame qui se déploya. Il cultiva la poësie avec

transſport. Il créoit des images en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progreſſion eſt dans la nature, & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poëſie lui demeura toujours, & peu de temps avant ſa mort il fit des vers françois à la Cour de Suède. C'eſt une reſſemblance qu'il eut avec Platon, & que Léibnitz eut avec lui. Il aimoit auſſi beaucoup l'Hiſtoire, & paſſoit les jours & les nuits à lire; mais cette paſſion ne devoit pas durer long-temps. On a une première avidité qu'on ſe hâte de ſatisfaire; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a ſu, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on ſe dégoûte, on laiſſe là les livres, on revient ſur ſoi-même, & on n'étudie plus que la nature: telle a été la marche de Deſcartes. Il étoit encore à la Fléche en 1610, lorſque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, aſſaſſiné dans Paris, y fut porté pour être dépoſé dans la Chapelle des Jéſuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre Gentilshommes qui allèrent au-devant de ce triſte dépôt. Il étudioit alors en philoſophie. Il y fit des progrès qui annoncèrent ſon génie; car au lieu d'apprendre il doutoit. La logique de ſes Maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles, ou dangereux; il s'occupoit à l'en ſéparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui eſt informe.* Leur métaphyſique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées; leur phyſique par l'obſcurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques ſeules le ſatisfirent; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme qui avoit beſoin de connoître. Quelques Auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au Collége, ſa fameuſe *analyſe.* Ce ſeroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, Deſcartes finit ſes études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études eſt de s'imaginer ſavoir beaucoup. Deſcartes étoit déja aſſez avancé pour voir qu'il ne ſavoit rien. En ſe comparant avec tous ceux qu'on nommoit Savans, il apprit à mépriſer ce nom. De-là au mépris des ſciences il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres, & l'étude; & celui qui devoit créer la philoſophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute eſpèce de connoiſſances. Voilà à peu près tout ce que nous ſavons des premières années de Deſcartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'eſprit humain, après cinq ou ſix mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne ſeroit peut-être pas inutile de raſſembler tout ce qu'on peut ſavoir ſur l'éducation des Hommes célèbres. Ce ſeroit une eſpèce de phyſique expérimentale ſur les ames qui auroit ſon utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes; & peut-être à la fin pourroit-on former

un ſyſtême complet qui auroit ſes règles générales & particulières ſelon les Gouvernemens, les Religions, les climats, la force ou la foibleſſe des organes, la trempe des caractères & des eſprits, les rangs des citoyens, & les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être eſt-on encore auſſi éloigné d'un pareil ſyſtême, qu'on l'eſt du ſyſtême général du monde. Tout ce qui tient à l'homme eſt preſque auſſi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

Page 13. (5) Il étoit impoſſible que Deſcartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaiſirs. En 1614, il fit à Paris l'eſſai d'une liberté dangereuſe ; mais ſon génie lui donna bientôt une ſecouſſe en ſens contraire. Tout à coup il rompt avec ſes amis & ſes connoiſſances. Il loue une petite maiſon dans un quartier déſert du Fauxbourg Saint Germain, s'y enferme avec un ou deux domeſtiques, n'avertit perſonne de ſa retraite, & y paſſe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude, & inconnu preſqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par haſard dans une rue écartée, s'obſtina à le pourſuivre juſques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce ſeul trait du caractère de Deſcartes, & de la paſſion que lui inſpiroit l'étude. Il eſt rare que ceux qui ne ſont pas capables de choſes extrêmes, faſſent jamais rien de grand.

Page 13. (6) Les voyages de Deſcartes méritent, je crois, une attention particulière dans ſon hiſtoire. Tous les grands Philoſophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa ſa jeuneſſe à parcourir l'Aſie & à s'inſtruire en Egypte. Solon recueillit des connoiſſances chez tous les peuples ſavans. Pythagore étudia ſous Phérécide & ſous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèſe & les principales Villes d'Italie. Platon, après avoir vu pluſieurs Villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y ſéjourna long-temps, obſerva une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ſes voyages des connoiſſances innombrables. Parmi nous, il ſemble que les voyages ſoient moins néceſſaires. Toutes les connoiſſances ſont raſſemblées dans les livres ; & l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers ſans ſortir de chez ſoi. Mais cet univers, compoſé de la main des hommes, reſſemble-t-il aſſez à l'univers réel ? Les idées acquiſes par une réflexion froide & lente au fond d'un cabinet, ſont-elles auſſi vives & auſſi fortes que celles qui naîtroient du grand ſpectacle du monde ? L'homme qui lit, croit ſur parole ; l'homme qui voit, juge par lui-même ; il interroge la nature, & peut lui arracher des ſecrets qu'elle avoit cachés juſqu'alors. D'ailleurs, il en eſt des livres par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en

paſſant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de ſon modèle. Ajoutez que chacun a ſa manière de voir & de ſaiſir les grands réſultats; & la manière de l'un n'eſt preſque jamais celle de l'autre. Ce n'eſt même qu'en parcourant ſucceſſivement une foule de grands objets, que l'on accoutume ſon ame à bien voir & à comparer. L'eſprit s'étend avec l'eſpace qu'il veut embraſſer. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de ſon génie : on ne la connoît donc point, ſi on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit là la grande maxime de Deſcartes. Il n'avoit, diſoit-il, d'autre livre que le monde. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Philoſophes & les hommes de génie employaſſent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe ſeroit parfaitement connu. L'hiſtoire naturelle, qui tient à toutes les ſciences phyſiques, feroit des progrès immenſes; l'hiſtoire de l'homme, d'où dépend toute la ſcience morale, ſeroit enfin commencée. De ces deux objets réunis combien réſulteroient de connoiſſances, ſoit pour les Arts, qui ne ſont que l'imitation de la nature, ſoit pour le Gouvernement & la Légiſlation, qui ne ſont que l'art de diriger l'homme en ſociété vers le bonheur ? Mais ſur cet objet, comme ſur beaucoup d'autres, on eſt réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainſi, il faudroit, ce qui n'arrivera preſque jamais, ou que les Philoſophes puſſent être riches, ou que ceux qui ſont puiſſans puſſent être Philoſophes; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conſpiraſſent à une entrepriſe utile, & qui n'eſt que pour le bonheur des hommes.

Page 14. (7) Deſcartes avoit vingt-un ans lorſqu'il ſortit de France pour la première fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un ſpectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté; mais s'il y vit un terrain nouveau créé pour ainſi dire & arraché à la mer, s'il vit le ſpectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des Villes de la Hollande, il fut auſſi témoin des querelles ſanglantes des Gomariſtes & des Arminiens. On ſait comment l'ambition du Prince d'Orange voulut faire ſervir ces querelles de Religion à ſa grandeur. Barnevelt, âgé de ſoixante-ſeize ans, fut condamné, & mourut ſur l'échafaud, pour avoir voulu garantir ſon pays du deſpotiſme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Deſcartes pour la connoiſſance de l'eſprit humain. En 1619 il paſſa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui converſoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ſes Miniſtres; & faiſoit avec Képler des tables aſtronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ſes Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II; & il paroît qu'il obſerva avec curioſité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou ſacrées, qui rendent plus impoſant aux yeux des peuples le Maître qui doit les gouverner.

Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 & 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Bohème. En 1621 il fut en Hongrie ; il parcourut la Moravie, la Silésie ; pénétra dans le Nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, passa au Duché de Mekelbourg, & de-là dans le Holstein, & enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul & son valet. Les Mariniers, à qui son air doux & tranquille & sa petite taille n'en imposoient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le Hollandois. Il se lève tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, & Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands événemens de ce monde ! Quatre ou cinq Mariniers de la Westfrise pensèrent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César d'Épire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Électeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours, & à perdre des batailles. La Princesse Élisabeth sa fille, que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec sa mère, & partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas Espagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Isabelle, qui sous un habit de Religieuse gouvernoit dix Provinces, & signoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique & les Indes sous un habit de Cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie ; il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes ; s'arrêta quelque temps dans la Valteline ; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie ; & arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un Jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mêlange de tant de Nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un

Philoſophe. Deſcartes y donna toute ſon attention. Il comparoit les caractères de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux les manières des différentes Ecoles de Peinture. En 1625 il paſſa par la Toſcane. Galilée étoit alors âgé de ſoixante ans, & l'Inquiſition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand Homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Dannemark. L'Eſpagne & le Portugal ſont les ſeuls pays de l'Europe où Deſcartes n'ait pas voyagé.

Page 14. (8) Deſcartes porta les armes dans ſa jeuneſſe. D'abord en Hollande, ſous le célèbre Maurice de Naſſau, qui affermit la liberté fondée par ſon père, & mérita de balancer la réputation de Farnèſe; de-là en Allemagne, ſous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux Religions oppoſées, l'ambition des Chefs, le fanatiſme des peuples, la fureur des partis, l'abus des ſuccès, l'orgueil du pouvoir, & trente Provinces dévaſtées, parce qu'on ſe diſputoit à qui gouverneroit la Bohème. Il paſſa enſuite au ſervice de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoy, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute de trois coups de lance, & de plus de trente coups de piſtolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit ſervi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au ſiége de la Rochelle il combattit comme volontaire dans une bataille contre la Flotte Angloiſe. On ſe doute bien que l'ambition de Deſcartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états; & malheureuſement la guerre eſt devenue un des grands ſpectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profeſſion, comme il l'avouoit lui-même, ſans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiéte de ſon ame; mais dans la ſuite un coup d'œil plus philoſophique ne lui laiſſa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeſte devoir de verſer le ſang de ſes ſemblables; & ne ſavoit quel nom donner à ces Nations qui vont s'égorger en riant & plaiſantent ſur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes ſur la guerre; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de ſe maſſacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poiſſons.

Page 16. (9) Ce fut en 1625, au retour de ſon voyage d'Italie, que Deſcartes fit ſes obſervations ſur la cime des Alpes. Il eſt peu d'ames ſenſibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inſpire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuſe & ſauvage; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traverſées,

& le Philosophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie de son système, sur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce Peintre célèbre, qui sur mer au milieu d'une affreuse tempête, tenoit son crayon, & s'applaudissoit en dessinant ces beautés terribles de la nature.

Page 18. (10) Dès son enfance, Descartes avoit l'habitude de méditer. Lorsqu'il étoit à la Flèche, on lui permettoit, à cause de la foiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études; & il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps où le sommeil a réparé les forces, où les sens sont calmes, où l'ombre & le demi-jour favorisent la rêverie, & où l'ame ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle, lui paroissoit le plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ses découvertes, & arrangé ses mondes. Il porta à la guerre ce même esprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver sur les frontières de Bavière dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête, fatiguée sans doute par la solitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appeloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'Historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel; & il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de foiblesses ne doivent pas étonner même dans un grand Homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon, l'abyme qui étoit sans cesse ouvert à côté de Pascal? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande passion. Il sembleroit cependant qu'un Philosophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

Page 18. (11) La première étude qui attacha véritablement Descartes, fut celle des mathématiques. Dans son enfance il les étudia avec transport, & en particulier l'algèbre, & l'analyse des Anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, & qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la Géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un Mathématicien nommé Beckman, Principal du Collége de Dordrecht. Le Principal, homme grave, voyant un petit

Officier François en habit d'uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le probléme. C'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le probléme étoit résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme; & il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux Professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, Mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre; & il traitoit Descartes assez lestement, comme un jeune Officier aimable, & qui ne paroissoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, & ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savans Géomètres de son siècle. Il ne se passoit pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adressoit dans sa retraite; car c'étoit alors la méthode entre les Géomètres, à peu près comme les anciens Sages, & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le Père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente, usurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis, les Géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Léibnitz, & les Bernouili, y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand Géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, & il y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers & à en faire.

Page 19. (12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les In-

venteurs eussent fait de même; mais la plupart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils ayent craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses Maîtres que des opinions; & il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris: il rougit de lui-même; & puisqu'il avoit eu les plus habiles Maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, & qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes & fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à se défier de l'esprit humain, & à ne point regarder l'exemple, la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris & achevés par un seul homme: c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, & même dans les plans de législation & de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque Philosophe, tous d'un esprit & d'un caractère différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées & mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raisonnemens justes & simples d'un seul homme? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité & plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, & composer lui seul toutes ses idées? Parvenu jusques-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut son quatrième pas. Il vouloit pour ainsi dire recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'assurer, pour la suite, des fondemens de ses connoissances. Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disoit-il, sont comme ces grands corps dont la chute ne peut être que très-

rude, & qui ſont encore plus difficiles à relever, quand ils ſont abattus, qu'à retenir quand ils ſont ébranlés. Mais comme il ſeroit juſte de blâmer un homme qui entreprendroit de renverſer toutes les maiſons d'une Ville, dans le ſeul deſſein de les rebâtir ſur un nouveau plan, il doit être permis à un Particulier d'abattre la ſienne, pour la reconſtruire ſur des fondemens plus ſolides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ſes deſſeins, qui conſiſtoit à détruire; & ce fut ſon cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit-il, *qu'il n'eſt pas auſſi aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugés, que de brûler ſa maiſon.* Il y travailla conſtamment pluſieurs années de ſuite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette marche de l'eſprit de Deſcartes me paroît admirable. Continuons de le ſuivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une ſociété d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité: on l'appeloit la Confrairie des Roſe-Croix. Un de ſes principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour Fondateur un Allemand né dans le quatorzième ſiècle. On raconte de cet homme des choſes merveilleuſes. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une ſcience fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Eſpagne, avoit vu ſur la terre des ſages & des cabaliſtes, avoit appris pluſieurs ſecrets de la nature, & s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut ſolitaire dans une grotte juſqu'à l'âge de 106 ans. On ſe doute bien qu'il fit des prodiges pendant ſa vie & après ſa mort. Son hiſtoire ne reſſemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un ſoleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce ſoleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer ſon tombeau. La Confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit, dit-on, chargée de réformer les ſciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroiſſoit pas; & Deſcartes, malgré toutes ſes recherches, ne put trouver un ſeul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle exiſtoit : car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre; & même en 1623 on fit l'honneur à ces Philoſophes de les jouer à Paris ſur le théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Deſcartes déchu de l'eſpérance de trouver dans cette ſociété quelques ſecours pour ſes deſſeins, réſolut déſormais de ſe paſſer des Livres & des Savans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appeloit *le grand Livre du monde*, & s'occupoit à ramaſſer des expériences. A vingt-ſept ans, il éprouva une ſecouſſe qui lui fit abandonner les mathématiques & la phyſique; les unes lui paroiſſoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la premiere occaſion il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les ſciences abſtraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il eſpéroit trouver plus de ſecours pour cette

ſcience ; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome & dans Veniſe, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il paſſa trois ans dans ces alternatives & ce reflux orageux d'idées contraires, entraîné par l'ardeur de ſon génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant ſans ceſſe avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages ceſsèrent. Alors il penſa ſérieuſement à refaire une philoſophie nouvelle ; mais il réſolut de ne point embraſſer de Secte, & de travailler ſur la nature même. Voilà par quels degrés Deſcartes parvint à cette grande révolution : il y fut conduit par le doute & l'examen. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes imitaſſent ſon exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout Philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 21. (13) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne reconnoît d'autre aſſujettiſſement que celui des Loix; qui pratique tous les devoirs de Citoyen & de Sujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite ; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, eſt le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes, ne ſera pas long-temps ſoumis aux Loix ; & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame. On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il dans une de ſes Lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter* ; ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

Page 21. (14) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelque envie d'être Intendant de l'Armée ; mais ſes ſollicitations ne purent être aſſez vives pour qu'il réuſsît : il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéreſſoit que ſa fortune. En 1625, il fut ſur le point d'acheter la Charge de Lieutenant Général de Châtellerault ; & comme il étoit perſuadé que pour exercer une Charge il falloit être inſtruit, il manda à ſon père qu'il iroit ſe mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la

Pratique. Il faut avouer que c'étoit là un ſingulier apprentiſſage pour un homme tel que Deſcartes : il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réuſſi, il eſt à croire que Deſcartes auroit fait comme le Préſident de Monteſquieu, & qu'il ne fût pas long-temps reſté Juge. Enfin, après avoir paſſé dix ou douze ans à obſerver tous les états, il finit par n'en choiſir aucun. Il réſolut de garder ſon indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il penſoit ſans doute que c'étoit aſſez remplir ſon devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Page 21. (15) Ce fut en 1629, ſur la fin de Mars, que Deſcartes partit pour aller s'établir en Hollande : il avoit alors trente-trois ans. Comme ſa réſolution auroit paru fort extraordinaire, il n'en avertit ni ſes parens, ni ſes amis ; il ſe contenta de leur écrire avant ſon départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui ſoit capable de l'approuver. Mais ſon parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raiſon du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop ſon imagination, ne lui ôtât une partie du ſang froid & du calme néceſſaire pour les découvertes philoſophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ſes deſſeins. Mais ſon principal motif fut la paſſion qu'il avoit pour la retraite, & le déſir de vivre dans une ſolitude profonde. En France il eût été ſans ceſſe détourné de l'étude par ſes parens ou ſes amis. Il eût été diſtrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'eſt impoſés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être aſſujetti que lorſqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il étoit ſûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il eſpéroit vivre parfaitement inconnu, ſolitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de ſon commerce, tandis que lui s'occuperoit à penſer. Comme ſon grand but étoit la retraite, il prit toutes ſortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia ſa demeure qu'à un ſeul ami chargé de ſa correſpondance. Jamais il ne datoit ſes Lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande Ville où il étoit ſûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-ſouvent de ſéjour, fuyant ſa réputation par-tout où elle le pourſuivoit, & ſe dérobant aux importuns qui vouloient ſeulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes Villes ; mais il préféroit ordinairement les Villages ou les Bourgs, & le plus ſouvent les maiſons ſolitaires tout-à-fait iſolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maiſon aux bords de la mer. On montre encore en pluſieurs endroits les maiſons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'eſpece de chaumière où logeoit le Czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit ſur les chantiers de la Hollande. C'eſt ainſi

que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une Lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir. » Je ne suis point » étonné, lui dit-il, qu'une ame grande & forte telle que la vôtre, » ne puisse se plier aux usages serviles de la Cour. J'ose donc vous » conseiller de venir à Amsterdam, & de vous y retirer, plutôt que » dans des Chartreuses, ou même dans les lieux les plus agréables » de France ou d'Italie. Je préfère même son séjour à cette solitude » charmante où vous étiez l'année dernière. Quelque agréable que » soit une maison de campagne, on y manque de mille choses qu'on » ne trouve que dans les Villes. On n'y est pas même aussi seul qu'on » le voudroit. Peut-être y trouverez-vous un ruisseau dont le mur- » mure vous fera rêver délicieusement, ou un vallon solitaire dont » la vue vous jettera dans l'enchantement; mais aussi vous aurez à » vous défendre d'une quantité de petits voisins qui vous assiégeront » sans cesse. Ici, comme tout le monde, excepté moi, est occupé au » commerce, il ne tient qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde. » Je me promène tous les jours à travers un peuple immense, pres- » que aussi tranquillement que vous pouvez le faire dans vos allées. » Les hommes que je rencontre me font la même impression que si je » voyois les arbres de vos forêts, ou les troupeaux de vos campagnes. » Le bruit même de tous ces Commerçans ne me distrait pas plus que si » j'entendois le bruit d'un ruisseau. Si je m'amuse quelquefois à consi- » dérer leurs mouvemens, j'éprouve le même plaisir que vous à considé- » rer ceux qui cultivent vos terres : car je vois que le but de tous » ces travaux est d'embellir le lieu que je habite, & de prévenir tous » mes besoins. Si vous avez du plaisir à voir les fruits croître dans » vos vergers, & vous promettre l'abondance, pensez-vous que j'en » aye moins à voir tous les vaisseaux qui abordent sur mes côtes, m'ap- » porter les productions de l'Europe & des Indes? Dans quel lieu » de l'univers trouverez-vous plus aisément qu'ici, tout ce qui peut » ou intéresser la vanité, ou flatter le goût? Y a-t-il un pays dans » le monde où l'on soit plus libre, où le sommeil soit plus tranquille, » où il y ait moins de dangers à craindre, où les Loix veillent mieux » sur le crime, où les empoisonnemens, les trahisons, les calomnies » soient moins connues, où il reste enfin plus de traces de l'heureuse » & tranquille innocence de nos pères? Je ne sais pourquoi vous » êtes si amoureux de votre ciel d'Italie? La peste se mêle avec l'air » qu'on y respire; la chaleur du jour y est insupportable; les frai- » cheurs du soir y sont mal-saines; l'ombre des nuits y couvre des » larcins & des meurtres. Que si vous craignez les hivers du Nord, » comment à Rome, même avec des bosquets, des fontaines, & des » grottes, vous garantirez-vous aussi bien de la chaleur, que vous

» pourrez ici avec un bon poile ou une cheminée, vous garantir du » froid ? Je vous attends avec une petite provision d'idées philoso- » phiques qui vous feront peut-être quelque plaisir ; & soit que » vous veniez ou que vous ne veniez pas, je n'en serai pas moins » votre tendre & fidelle ami ». Cette lettre est très-intéressante. D'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, & la manière dont il y vivoit. Elle nous montre ensuite son imagination & le tour agréable qu'il savoit donner à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit ; je ne sais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'esprit & d'agrément. L'imagination brillante de Descartes se décèle par-tout dans ses ouvrages ; & s'il n'avoit voulu être ni Géomètre, ni Philosophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son temps.

Page 23. (16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes à bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ses idées, le plan & la méthode de sa philosophie, & sur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées ; sans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connoissances est enchaîné ; & pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Page 23. (17) Le discours sur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ses essais de philosophie. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors. C'est là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire dans deux autres ouvrages ; dans le premier Livre de ses principes & dans la première de ses méditations métaphysiques. Il falloit qu'il sentît bien vivement l'importance & la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui étoit si avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la base de la philosophie, & le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient servi du doute pour renverser toutes les sciences : Descartes s'en servit pour les reconstruire.

Page 24. (18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison pour vouloir les y assujettir. On voit par-tout dans ses Ouvrages & dans ses Lettres, qu'il distinguoit le Philosophe du Chrétien ; & que s'il parloit avec audace

sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions, & de sa grande maxime *de ne regarder comme vrai que ce qui est évident.*

Page 24. (19) Les règles de l'analyse logique, qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, & rassemblées en partie dans un manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé, *Règles pour conduire notre esprit dans la recherche de la vérité.* En voici à-peu-près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous; mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre. L'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, & à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions & toutes les branches, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, & le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez sur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il s'essaye peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des sens, pour comparer ce qui est déjà connu avec ce qui ne l'est pas, & découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connoissances en propositions simples & en questions. Les questions sont de deux sortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre; ou la connoissance qu'on en a est imparfaite. Le plan de Descartes étoit de donner trente-six règles, c'est-à-dire, douze pour chacune de ces divisions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai comment il portoit l'esprit de système & d'analyse dans toutes ses recherches, & avec quelle adresse il décomposoit, pour ainsi dire, tout le méchanisme du raisonnement.

Page 26. (20) Les méditations métaphysiques de Descartes parurent en 1641. C'étoit de tous ses ouvrages celui qu'il estimoit le plus. Il le louoit avec un enthousiasme de bonne foi; car il croyoit avoir

trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphyſiques, d'une manière plus évidente que les démonſtrations de géométrie. Ce qui caractériſe ſur-tout cet ouvrage, c'eſt qu'il contient ſa fameuſe démonſtration de Dieu par l'idée, démonſtration ſi répétée depuis, adoptée par les uns & rejettée par les autres; & qu'il eſt le premier où la diſtinction de l'eſprit & de la matiere ſoit parfaitement développée : car avant Deſcartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philoſophiques de la ſpiritualité de l'ame. Une choſe remarquable, c'eſt que Deſcartes ne donna cet ouvrage au Public que par principe de conſcience. Ennuyé des tracaſſeries qu'on lui ſuſcitoit depuis trois ans pour ſes eſſais de philoſophie, il avoit réſolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis : ne vaut-il pas mieux me taire & m'inſtruire en ſilence? Il crut cependant qu'il ne devoit pas ſupprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, ou de nouvelles lumières ſur la nature de l'ame. Mais avant de le riſquer, il le communiqua à tous les hommes les plus ſavans de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il conſulta. Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Deſcartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gaſſendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponſes à la ſuite des méditations; & pour leur donner encore plus de poids, le Philoſophe dédia ſon ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité,* diſoit-il, *puiſque la vérité eſt ſi peu de choſe quand elle eſt ſeule.* Il n'avoit point encore pris aſſez de précautions. Ce Livre, approuvé par des Docteurs, diſcuté par des Savans, dédié à la Sorbonne, & où le génie s'épuiſe à prouver l'exiſtence de Dieu & la ſpiritualité de l'ame, fut mis vingt-deux ans après à l'index à Rome.

Page 28. (21) On a été étonné que dans ſes méditations métaphyſiques Deſcartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce ſilence pour l'accuſer de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ſes lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la diſtinction de l'ame & de la matière, il ſuivoit néceſſairement de cette diſtinction, que l'ame par ſa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas ſeulement comme Chrétien, mais même comme Philoſophe, qu'il croyoit que l'ame eſt immortelle. Eh comment ſe refuſer à un dogme ſi conſolant & ſi doux ! Peut-on croire à un premier Etre, juſte & bienfaiſant, ſans croire qu'il récompenſera l'homme vertueux qui tâche de lui reſſembler? Cette eſpérance n'eſt-elle pas le ſoutien de l'homme dans le malheur, ſon appui dans ſa foibleſſe, ſon encouragement dans ſes vertus? Ah!

ſans doute il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci ſoient réparées, où l'homme juſte ſoit remis à ſa place, où les oppreſſions ceſſent, où les perſécuteurs n'ayent plus de pouvoir, où l'homme ſoit enfin l'égal de l'homme, ſans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a ſouffert ou qui eſt mort pour la vertu, puiſſe dire à Dieu : Etre juſte & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une ſi douce eſpérance ? Pour moi, ſi j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illuſion. Je me garderois bien d'ôter cette conſolation aux foibles, ce frein aux hommes puiſſans, cette reſſource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux ; car plus l'homme aura une grande idée de ſon être, plus il ſera diſpoſé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 35. (22) La géométrie de Deſcartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, ſon traité des météores & ſa dioptrique. Ces quatre traités réunis enſemble formoient ſes eſſais de philoſophie. Sa géométrie étoit ſi fort au-deſſus de ſon ſiècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'eſt ce qui arriva depuis à Newton ; c'eſt ce qui arrive à preſque tous les grands hommes. Il faut que leur ſiècle coure après eux pour les atteindre. Outre que ſa géométrie étoit très-profonde & entièrement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini ; il avoue lui-même dans une de ſes lettres qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obſcur, afin de mortifier un peu ces hommes qui ſavent tout. Si on l'eût entendu trop aiſément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaiſir les Géomètres en Europe qui ſont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Eſpagnols. Il eſt difficile qu'un pareil dénombrement ſe faſſe ſans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui aime à faire de grandes choſes, eſt quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il ſeroit peut-être auſſi dangereux qu'inutile de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de ſa ſupériorité. C'eſt peut-être un contre-poids néceſſaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaiſſer. Une particularité remarquable, c'eſt que cette géométrie ſi étonnante fut faite à la hâte. Deſcartes la compoſa dans le temps qu'on imprimoit ſes Météores ; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 36. (23) Preſque toute la phyſique de Deſcartes eſt renfermée dans ſon Livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, eſt diviſé en quatre parties. La première eſt toute métaphyſique, & contient les principes des connoiſſances humaines. La

seconde est sa physique générale, & traite des premières loix de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace & du mouvement. La troisième est l'explication particulière du systême du Monde & de l'arrangement des corps célestes. La quatrième contient tout ce qui concerne la Terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de chose de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'ayent influé sur les vérités nouvelles ; & dans les idées même qui sont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui sert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne sert point à instruire le Philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'Univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

Page 48. (24) Traité des Météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reste, ce ne seroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique. Mais quelquefois aussi les hommes font grace à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, & l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 50. (24) Les Anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les questions naturelles de Sénèque un morceau intéressant sur ce sujet ; c'est un des monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590 Antonio de Dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chassé de son Evêché par l'Inquisition, écrivit son petit traité sur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des Anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de justesse & de sagacité dans l'explication de la plupart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, & le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complette. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres Philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, & qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 55. (25) Traité de la dioptrique, imprimé aussi en 1637 à la suite du discours sur la méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait aussi

peu d'erreurs & autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage; l'une est, que par-tout il y est observateur, & qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la physique.

Page 55. (26) Traité de musique composé par Descartes en 1618, dans le temps qu'il servoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté & traduit en plusieurs langues; mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, & qu'on a justement appellé le Descartes de la Musique.

Page 58. (27) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique qu'on a de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fameux Hughens. C'étoit un présent que le génie offroit à l'amitié. Il espéroit dans la suite refondre cet ouvrage, & lui donner une juste étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

P. 62. (28) Tout le monde connoît Descartes comme Métaphysicien, comme Physicien & comme Géomètre: mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand Anatomiste. Comme le but général de ses travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine & spéculative qui jusqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philosophie pratique, où chaque connoissance se réalisât par un effet, & qui se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la santé de l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, & peut-être affoiblir l'impression de la vieillesse: par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, & le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes étoit sur-tout épouvanté du passage rapide & presque instantanée de l'homme sur l'Univers. O nature, tu as fait des êtres muets & inanimés, qui subsistent pendant plusieurs siècles de suite, ou qui subsisteront même pendant tout le cours d'une révolution du monde; & l'être intelligent qui seul te comprend & te connoît, meurt presqu'à l'instant de sa naissance. Il paroît & s'éclipse; être mortel, témoin de la vieillesse immortelle des astres qui l'éclairent aujourd'hui, & qui demain luiront sur sa tombe. Descartes crut qu'il ne seroit peut-être pas impossible de prolonger l'existence

de l'homme. Si c'eſt un ſonge, c'eſt du moins un beau ſonge; & il eſt doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée; & les moyens que Deſcartes propoſa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands: c'étoit de ſaiſir & d'embraſſer tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu & l'homme; entre toutes les productions de la terre & l'homme; entre toutes les influences du ſoleil & des aſtres, & l'homme; entre l'homme enfin, & tous les points de l'Univers les plus rapprochés de lui: idée vaſte & ſublime, & qui, comme toutes les autres idées de ce grand génie, accuſe la foibleſſe de l'eſprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que pour la réaliſer, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence ſupérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la phyſique. On peut auſſi juger de quelle manière il penſoit ſur la médecine actuelle. En rendant juſtice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui ſe ſont appliqués à cet art utile & dangereux, il penſoit que ce qu'on ſavoit juſqu'à préſent n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qui reſtoit à ſavoir. Il vouloit donc que la médecine, c'eſt-à-dire, la phyſique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les Philoſophes. Qu'ils ſe liguent tous enſemble, diſoit-il dans un de ſes ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainſi les vies de pluſieurs hommes & les travaux de pluſieurs ſiècles, on formera un vaſte dépôt de connoiſſances, & l'on aſſujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la ſtructure du corps humain. Il commença donc l'exécution de ſon plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de *1629*: il continua cette étude pendant plus de douze ans, obſervant tout & expliquant tout par les cauſes naturelles. Il ne liſoit preſque point, comme on l'a déja dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chymie, laiſſant toujours les Livres & regardant la nature. C'eſt d'après ces travaux qu'il compoſa ſon *Traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ſes plus beaux ouvrages, Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche ſoit auſſi hardie & auſſi neuve. La manière dont il y explique tout le méchaniſme & tout le jeu des reſſorts, dut étonner le ſiècle *des qualités occultes* & *des formes ſubſtantielles*. Avant lui on n'avoit point oſé aſſigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne ſont que le réſultat des mouvemens de la machine. Il ſemble qu'il ait voulu poſer les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Deſcartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après ſa mort.

Page 62. (*29*) Deſcartes compoſa ſon traité des paſſions en *1646*, pour l'uſage particulier de la Princeſſe Eliſabeth. Il l'avoit envoyé manuſcrit à la Reine de Suède ſur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la ſollicitation de ſes amis en *1649*. Son deſſein, dit-il, dans la

composition de cet ouvrage, étoit d'essayer si sa physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale. Aussi n'y traite-t-il guères les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit presqu'à chaque pas l'ame & le corps agir & réagir l'un sur l'autre ; & on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 65. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, & comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs, qui composoit, pour ainsi dire, la raison des hommes. La plupart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens ; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des spéculations intellectuelles qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour la raison humaine, & que leur rapport ne pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si l'on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations même. Descartes persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen assuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après lesquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avoit pu se donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples ; & cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence : car puisqu'il faut que l'esprit humain dans ses opérations aille toujours du plus simple au plus composé, il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens & de la réflexion. Descartes au contraire devoit croire d'après son systême que c'étoient des notions abstraites, c'est-à-dire, des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les causes, au lieu de commencer par les effets. Aussi telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause, qui est Dieu. De ce sommet élevé il crut embrasser toutes les causes générales ; & liant toujours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes déduire toutes les vérités possibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme ; & laissant à d'autres le travail obscur

& lent des observations subalternes, il ne s'occupa plus qu'à voir l'Univers en grand : mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il est aisé de voir comment de conséquence en conséquence, Descartes dût parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature sont & seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner ? Comment lier ensuite toutes les parties du système de l'Univers, sans qu'il y ait jamais de vuide ? Quand Descartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture ? Dès-lors l'esprit de système prenoit la place de la vérité. Enfin suivant cette marche, il falloit commencer par définir pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits ? On voit donc qu'il étoit nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Aristote & Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général ou du renversement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées ; l'un, celle des connoissances acquises par les sens ; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon ; & c'est aujourd'hui celle que l'on suit dans toute l'Europe.

P. 72. (32) On va donner une notice très-courte de tous les Philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance & de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction en 1687 ; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Westminster dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute Noblesse. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une Charge très-considérable, & laissa en mourant sept cent mille liv. de bien.

Halley, célèbre Astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Leibnitz

Léibnitz, né à Léipsick en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts & toutes les espèces de génie. Il publia en 1684 ses règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Léibnitz est assez connu; voici un trait de son esprit. Il alloit un jour par mer de Venise à une ville voisine; c'étoit dans une petite barque où il se trouvoit seul & sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête. Le Pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cause de ce malheur. En conséquence il proposa à ses camarades de le jetter dans la mer. Léibnitz qui heureusement les entendit, tira aussi-tôt de sa poche un chapelet & le tourna entre ses mains d'un air dévot. C'est ce qui le sauva. On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à peu près semblable. L'un dut la vie à son chapelet, & l'autre à son courage. Léibnitz est mort en 1716.

Huyghens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand Astronome & grand Géomètre, fils d'un des amis les plus intimes de Descartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troisième Satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, & fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey, célèbre Médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du sang. Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle le devoit, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenseur, & en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de 80 ans. Il avoit été Médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre Professeur de philosophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux. Il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Léeuwenhoek, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes & à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la séve des plantes, sur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hartsoeker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui dis-

puta, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors : c'étoit un procès à peu près semblable à celui de Leibnitz & de Newton sur un objet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, Anatomiste, Médecin & Naturaliste. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit composé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés, dont les membres avoient toute leur mollesse, & qui conservoient un teint fleuri, sans desséchement & sans rides. Les momies de M. Ruisch prolongeoient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoient des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avoit mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées & des coquillages très-rares, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs Poetes. Le Czar Pierre, à son premier voyage en Hollande en 1698, fut transporté de ce spectacle. Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet & l'envoya à Petersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruisch, qu'un de ses confrères appeloit modestement *le plus misérable des Anatomistes*, & que l'Europe appeloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, & mourut à Amsterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célèbre Anatomiste Italien, & Professeur en Médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son anatomie des plantes. Descartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands Philosophes de son siècle, & un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris en 1638. Jusqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'histoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par hasard sur le *traité de l'homme* de Descartes. Il le feuilleta, entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & se sentit né pour elle. Il acheta le Livre, le lut avec empressement, & même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son livre *de la recherche de la*

vérité. L'Auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre; né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles premier. Il fut élevé dans l'Université d'Oxford, & sentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers Livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie furent ceux de Descartes. Sa méthode sur-tout fit une forte impression sur lui; & il est très-vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé. Il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les Livres n'étoient pas de lui : mais la place ne lui fut point rendue. Sous le règne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695 il fut fait Commis du Commerce & des Colonies Angloises, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille liv. de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

Page 73. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la Géométrie, sur la Physique, sur les Lettres, sur les Arts & sur toutes les Sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation & au gouvernement des Etats. L'art de procurer aux Sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de Philosophie des plus intéressantes; & peut-être dans toute l'Europe est-elle moins avancée que n'étoit la Physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser. Il y a d'anciens systêmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funestes, & qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans, leur paroît presque un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des Coutumes, des Usages & des Loix, comme il fit la revue des systêmes, & de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise seroit bien digne d'un gouvernement sage, & qui voudroit rendre les hommes heureux : mais seroit-il permis de se flatter du succès? Les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent! On diroit que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Page 74. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'In-

quisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déja quatre ans que Descartes travailloit en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers. Alors les ouvrages de Descartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion donnée aux esprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard ; & la nature en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'Inquisition a pensé coûter aux hommes.

Page 74. (35.) L'histoire de Socrate est trop connue ; & il est inutile d'en parler. Tout le monde sait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conséquence il fut chargé de fers & traîné en prison. Sans l'éloquence de Periclès, qui défendit un Sage opprimé, Anaxagore subissoit le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où fatigué des persécutions & des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixième siècle, & l'un des plus grands génies qu'ayent produit ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chimiste & géomètre. Il est vrai que par la suite il devint Pape sous le nom de Silvestre II. Roger Bacon, Anglois & Moine, homme encore plus supérieur à son siècle, & qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivans, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son Général le fit mettre au cachot. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus savans du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François premier, parce qu'il combattoit Aristote & invitoit les Savans à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta ; on le flétrit ; on brûla ses Livres ; on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ses ennemis profitèrent de cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il seroit très-aisé de grossir cette liste : mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Page 75. (36) Il est très-sûr que Descartes prévit toutes les persécutions qui l'attendoient. Il avoit souvent résolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton après lui eut le même sentiment ; & au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos. Ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste

Descartes ne fut jamais plus Philosophe que lorsque ses ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre humain. L'enthousiasme peut embraser quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leur garde. Descartes crut donc qu'il valoit mieux miner insensiblement les barrières, que de les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité, comme on cache l'erreur. Il tâcha de persuader que ses principes étoient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandoit la modération à ses disciples. Mais il s'en falloit bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes. La persécution les animoit encore, & ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile : mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur maître, & insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Page 75. (37) Gisbert Voëtius, fameux Théologien Protestant & Ministre d'Utrecht, né en 1589, & mort en 1676. Il vécut quatre-vingt-sept ans, tandis que Descartes mourut à cinquante-quatre. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocheroit, même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639 par des thèses sur l'Athéïsme. Descartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions comme celles d'un Athée. En 1640, secondes & troisièmes thèses, où étoit renouvellée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, & Professeur de Médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle d'Athéïsme. Ordonnance des Magistrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641 Voëtius se fait élire Recteur de l'Université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrièmes thèses publiques contre Descartes. En 1642 décret des Magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part ; & le Philosophe étoit tranquile au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643 Voëtius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'Université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs. C'étoit un de ces méchans subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, sont assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros Livre contre Descartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philosophie menoit droit au *scepticisme*, à l'*athéïsme* & à la *phrénésie*. Descartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déja écrit une petite lettre sur Voëtius : & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuse & attentatoire à la [illegible]

gion réformée, dans la perſonne d'un de ſes principaux Paſteurs. Dans ſa réponſe contre le nouveau Livre, Deſcartes ſe propoſoit trois choſes ; d'abord de ſe juſtifier lui-même, car juſqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles ; enſuite de juſtifier ſes amis & ſes diſciples ; enfin de démaſquer un homme auſſi odieux que Voëtius, qui par une ignorance hardie, & ſous le maſque de la religion, ſéduiſoit la populace & aveugloit les Magiſtrats. Mais les eſprits étoient trop échauffés ; il ne réuſſit point. Sentence contre Deſcartes, où ſes lettres ſur Voëtius ſont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les Magiſtrats travaillèrent à lui faire ſon procès ſecrétement, & ſans qu'il en fût averti. Leur intention étoit de le condamner comme Athée & comme Calomniateur ; comme Athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu ; comme Calomniateur, parce qu'il avoit repouſſé les calomnies de ſes ennemis. Voilà, dans de certains momens, quelle eſt la juſtice des hommes. Deſcartes apprit par une eſpèce de haſard qu'on lui faiſoit ſon procès. Il s'adreſſa à l'Ambaſſadeur de France, qui heureuſement, par l'autorité du Prince d'Orange, fit arrêter les procédures déjà très-avancées. Il ſut alors toutes les noirceurs de ſes ennemis : il ſut toutes les intrigues de Voëtius. Ce ſcélérat, pour faire circuler le poiſon, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât ſon nom qu'avec horreur. On le peignoit aux Catholiques comme Athée, aux Proteſtans comme ami des Jéſuites. Il y avoit dans tous les eſprits une ſi grande fermentation, que perſonne n'oſoit plus ſe déclarer ſon ami. Il eſt donc des temps où l'innocence même du grand homme eſt abandonnée, & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide ! En liſant l'hiſtoire des perſécutions, qu'eſſuya Deſcartes, on pourroit demander s'il eſt du devoir du Philoſophe, de ſacrifier ſon repos pour enſeigner la vérité aux hommes. Qui oſera décider cette queſtion ? Qui parmi nous ſe croit aſſujetti à un devoir ſi noble ? Qui même a le courage de le concevoir ? Un Miſantrope demanderoit : les hommes en valent-ils la peine ? Non, ſans doute, répondroit un autre, mais la vérité !

Page 77. (38) Depuis que Deſcartes ſe fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France en 1644, 1647 & 1648. Dans le premier, il vit très-peu de monde, & n'apprit qu'à ſe dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connoiſſance de M. de Chanut, depuis Ambaſſadeur en Suède. Comme leurs ames ſe convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand Homme, un ſentiment plus tendre & plus fait pour rendre heureux. Il ſollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Miniſtre, une penſion pour Deſcartes. On ne ſait pourquoi la penſion fut refuſée. En 1648, les Hiſtoriens prétendent qu'il fut appellé en France par les ordres du Roi. L'intention de la Cour, diſoit-on, étoit de lui faire un établiſſement honorable & digne de ſon mé-

rite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension ; & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance il arrive à Paris. Il se présente à la Cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet ; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. » Je m'apperçus, dit-il dans une de ses lettres, » qu'on vouloit m'avoir en France, à peu près comme les grands Sei- » gneurs veulent avoir dans leur ménagerie un éléphant, ou un lion, » ou quelques autres animaux rares. Ce que je pus penser de mieux » sur leur compte, ce fut de les regarder comme des gens qui auroient » été bien aise de m'avoir à dîner chez eux ; mais en arrivant, je trou- » vai leur cuisine en désordre, & leur marmite renversée ». Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au Chancelier Seguier, qui distingua Descartes comme il le devoit, & le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle & sa Nation.

Page 78. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, & sentît l'honneur que Descartes lui faisoit. Il est vrai que son père l'aimoit tendrement ; il l'appeloit toujours son cher Philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avoit pour lui très-peu de considération. *Ses parens*, dit l'Historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, & ne le regardant plus que sous le titre odieux de Philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, Doyen du Parlement de Bretagne, mourut en 1640 âgé de soixante & dix-huit ans. On n'instruisit Descartes, ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déja près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un père qu'il aimoit. Il lui marquoit le désir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction ; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans, & cette cérémonie pure & sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déja un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille ; & on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles & les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui pour ses affaires de famille, & les réglemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé & avide, & qui savoit

bien que les Philoſophes n'aiment point à plaider. En conſéquence il tira tout le parti qu'il put, de cette douceur philoſophique. Il faut convenir que les neveux de Deſcartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Deſcartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 78. (40) Eliſabeth de Bohème, Princeſſe Palatine, fille de ce fameux Electeur Palatin qui diſputa à Ferdinand II les Royaumes de Hongrie & de Bohème, née en 1618. On ſait qu'elle fut la première diſciple de Deſcartes. Elle eut encore un titre plus cher ; elle fut ſon amie : car l'amitié fait quelquefois ce que la philoſophie même ne fait pas ; elle comble l'intervalle qui eſt entre les rangs. Eliſabeth avoit été recherchée par Ladiſlas IV, roi de Pologne ; mais elle préféra le plaiſir de cultiver ſon ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un Trône. Sa mère dans ſon enfance lui avoit appris ſix langues. Elle poſſédoit parfaitement les Belles-Lettres. Son génie la porta aux ſciences profondes. Elle étudia la philoſophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers Ouvrages de Deſcartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris juſqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Deſcartes lui trouva un eſprit auſſi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de ſa géométrie & de ſa métaphyſique. Bientôt après Deſcartes lui dédia ſes principes. Il la félicite d'avoir ſu réunir tant de connoiſſances, dans un âge où la plupart des femmes ne ſavent que plaire. Cette dédicace n'eſt point un monument de flatterie ; l'homme qui loue y paroît toujours un Philoſophe qui penſe. Comment, dit-il, à la tête d'un Ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oſerois-je la trahir ? Il continua juſqu'à la fin de ſa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princeſſe fut malheureuſe. Deſcartes la conſoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans ſon propre cœur cette éloquence douce, qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le ſentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante, & preſque ſans aſile, Eliſabeth ſe retira enfin dans une Abbaye de la Weſtphalie, où elle fonda une eſpèce d'Académie de Philoſophes à laquelle elle préſidoit. Le nom de Deſcartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec reſpect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui ſurvécut près de trente ans, & mourut en 1680.

Page 79. (41) C'eſt une choſe remarquable que Deſcartes ait eu pour diſciples les deux femmes les plus célèbres de ſon temps. On en a vu preſque dans chaque ſiècle, qui ont joint l'empire de l'eſprit à celui de la beauté. Quoi qu'ait dit un Sage auſtère, les graces qui leur ſont naturelles, n'empêchent point qu'elles ne puiſſent avoir l'étendue & la profondeur de l'eſprit. Si ces exemples ſont rares, c'eſt qu'elles ne ſont preſque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le ſentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureu-

ſement elles commencent à ſentir un peu plus leur avantage. Si Deſcartes vivoit dans ce ſiècle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Eliſabeth, ni Chriſtine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adouciſſent les travaux & conſolent de l'envie. Je ne m'étendrai point ſur l'hiſtoire de Chriſtine; tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les Ouvrages de Deſcartes. En 1647, elle lui fit écrire, pour ſavoir de lui en quoi conſiſtoit *le ſouverain bien.* La plupart des Princes, ou ne font pas de ces queſtions-là, ou les font à des Courtiſans plutôt qu'à des Philoſophes; & alors la réponſe eſt facile à deviner. Celle de Deſcartes fut un peu différente. Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien, dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de a conſcience qui jouit de ſa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Chriſtine en fut ſi contente, qu'elle lui écrivit de ſa main pour le remercier. Peu de temps après, Deſcartes lui envoya ſon Traité des paſſions. En 1649 la Reine lui fit faire les plus vives inſtances pour l'engager à venir à Stockholm; & déja elle avoit donné des ordres à un de ſes Amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suède. Le Philoſophe, avant de quitter ſa retraite, héſita long-temps. Il eſt probable qu'il fut décidé par toutes les perſécutions qu'il eſſuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockholm. La Reine le reçut avec une diſtinction qu'on dut remarquer dans une Cour. Elle commença par l'exempter de tous les aſſujettiſſemens des Courtiſans. Elle ſentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Deſcartes. Elle convint enſuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours, & recevoir ſes leçons. On ſera aſſez étonné quand on ſaura que ce rendez-vous d'un Philoſophe & d'une Reine, étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Chriſtine paſſionnée pour les ſciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ſes études, afin de pouvoir donner le reſte au gouvernement de ſes Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuſer; & n'avoit d'autre délaſſement que la converſation de ceux qui pouvoient l'inſtruire. Elle fut ſi ſatisfaite de la philoſophie de Deſcartes, qu'elle réſolut de le fixer dans ſes Etats par toutes ſortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de Seigneurie, des Terres conſidérables, dans les Provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui & pour ſes héritiers à perpétuité. Elle eſpéroit ainſi l'enchaîner par ſes bienfaits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Deſcartes eut toujours un ſentiment de préférence pour la Princeſſe Palatine; ſoit que celle-ci ayant été ſa première diſciple, il dût être plus flatté de cet hommage; ſoit que les malheurs d'une jeune Princeſſe la rendiſſent plus intéreſſante aux yeux d'un Philoſophe ſenſible. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il employa tout ſon crédit auprès de Chriſtine pour ſervir Eliſabeth;

mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir : car la Reine de Suède, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point assez pour consentir à partager ce sentiment avec une autre.

Page 81. (42) Les qualités particulières de Descartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré; la vertu est peut-être plus rare que les talens; & le Philosophe spéculatif n'est pas toujours Philosophe pratique. Descartes fut l'un & l'autre. Dès sa jeunesse il avoit raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour se conduire. Voici quels étoient les siens. 1°. D'obéir en tout temps aux Loix & aux Coutumes de son pays. 2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là pour ainsi dire la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de 6 ou 7000 liv. c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, & qui vouloit étudier la nature ; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un désir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne sentiront pas, il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille liv. qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun Particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande. Il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres : il les remercia, & se chargea de la reconnoissance sans se charger du bienfait. *C'est au Public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le Public.* Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, & sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair sanglante des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis & la culture de son jardin. Après avoir le matin arrangé une Planète, il alloit le soir cultiver une fleur. Sa santé étoit foible; mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle ; Descartes en étoit vivement persuadé, & il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes ; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un*

autre bien plus sûr, c'eſt celui de ne pas craindre la mort. Il cherchoit la ſolitude, autant par goût que par ſyſtème. Il avoit pris pour deviſe ce vers d'Ovide ; *benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'eſt vivre heureux ;* & ces autres de Sénèque : *illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi. Malheureux en mourant qui trop connu des autres, meurt ſans ſe connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une eſpèce d'indifférence pour la gloire ; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée ; mais le ſolitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion ; & les diſcours des hommes ne ſont preſque plus un beſoin pour lui. Deſcartes craignoit la réputation, & s'y déroboit. Il la regardoit ſur-tout comme un obſtacle à ſa liberté & à ſon loiſir, les deux plus grands biens d'un Philoſophe, diſoit-il. On ſe doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces ſociétés où l'on dit d'un ton facile des choſes légères, & où l'on parcourt vingt objets ſans s'arrêter ſur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu ſon eſprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la converſation eſt un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer & de vivre ſeul l'avoit rendu taciturne ; mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'eſt qu'elle ne lui avoit rien ôté de ſon enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philoſophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître & à s'en corriger. Deſcartes avouoit ſes erreurs, ſans s'appercevoir même qu'il en fût plus grand. C'eſt avec la même franchiſe qu'il ſentoit ſon mérite, & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de ſoin de la déguiſer. Il n'avoit point aſſez d'orgueil pour vouloir être modeſte. Ce ſentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une politeſſe douce, & qui étoit encore plus dans les ſentimens que dans les manières. Ce n'eſt point toujours la politeſſe du monde, mais c'eſt ſûrement celle du Philoſophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur eſt ſupérieur. Il les interdiſoit à l'amitié ; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ſes ennemis d'autre tort que celui de les humilier par ſa modération ; & il eut ce tort très-ſouvent. La calomnie le bleſſoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût perſonnelle. *Quand on me ſait une offenſe*, diſoit-il, *je tâche d'élever mon ame ſi haut, que l'offenſe ne parvienne pas juſqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un ſentiment pénible ; & il s'étoit plutôt arrangé pour le mépris. Au reſte, ces deux ſentimens lui étoient comme étrangers ; & ce qui ſe trouvoit naturellement dans ſon ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-ſenſible. Nous avons déja vu ſon tendre attachement pour ſa nourrice. Il traitoit ſes Domeſtiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de conſoler. Sa maiſon étoit

pour eux une école de mœurs, & elle devint pour plusieurs une école de mathématiques & de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un pere ; & quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, ou ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquitte une dette.* Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connoître sa vive tendresse pour son pere. Je ne prétends pas le louer par-là ; mais il est doux de s'arrêter sur les sentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une ame très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques Auteurs ont prétendu qu'il étoit marié secrétement ; mais dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1635, & fut baptisée sous son nom. Déja il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation ; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de sa vie. Depuis il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chere Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au Public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes ; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon & tendre, Descartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là il les payoit avec sa gloire ; mais il réservoit aux autres cette amitié simple & pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les delices d'une vie obscure, & que rien ne remplace pour les ames sensibles. La plupart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits ; pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce beau sentiment qu'on a tant répété depuis, & qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses Lettres. A l'égard de Dieu & de la Religion ; voici

comme il penſoit. Jamais Philoſophe ne fut plus reſpectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne ſont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce ſont des Loix, diſoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait des Loix dans ſon Royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer ſur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlaſſent ſi ſouvent de *l'infini*, comme s'ils ſavoient ce que veut dire ce mot. Les Catholiques l'accusèrent d'être Calviniſte ; les Calviniſtes, d'être Pélagien ; ſur ſon doute, on l'accuſa d'être Sceptique ; pluſieurs l'accusèrent d'être Déiſte ; & l'honnête Voëtius, d'être Athée. Voilà les accuſations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuiſa ſon génie à trouver des nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, & à les préſenter dans toute leur force. Dans tous ſes ouvrages, il parla toujours avec le plus grand reſpect de la Religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de Catholique. Dans ſon voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un Pélerinage à Notre-Dame de Lorette. Dans ſes méditations métaphyſiques & dans ſes Lettres, il donna deux explications différentes de la tranſſubſtantiation. Dans ſon ſéjour en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices ſacrés qui ſe faiſoient dans la Chapelle de l'Ambaſſadeur. Dans ſa dernière maladie, il ſe confeſſa & communia de la main d'un Religieux, en préſence de l'Ambaſſadeur & de toute ſa famille. Eſt-ce là un Calviniſte ? Eſt-ce là un Pélagien ? Eſt-ce un Déiſte ? Un Sceptique ? Un Athée ? Juſqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres ? Juſqu'à quand ira-t-on chercher dans la Religion des armes pour les perdre plus sûrement, & faire ſervir ce qu'il y a de plus ſacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance & à la haine ? On ne ſauroit trop s'élever contre cet eſprit de fureur. On ne ſauroit trop venger l'homme juſte & religieux que la calomnie outrage. Il eſt vrai que Deſcartes eſt enfin juſtifié, mais c'eſt après ſa mort. J'ai tâché de raſſembler en peu de mots toutes ſes qualités perſonnelles ; il y a ſouvent des rapports entre l'homme & le Philoſophe qu'on eſt bien aiſe de ſaiſir ; & quand il n'y en auroit pas, les détails d'un homme célèbre intéreſſent encore.

Page 81. (43) Deſcartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockholm. Il y a grande apparence que ſa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à ſon régime, pour ſe trouver tous les jours au Palais à cinq heures du matin. Ainſi il fut la victime de ſa complaiſance pour la Reine ; mais il n'en eut point du tout pour les Médecins Suédois qui vouloient le ſaigner. *Meſſieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fiévre, *épargnez le ſang françois*. Il ſe laiſſa ſaigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins pen-

dant sa maladie la triste consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La Reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler & pour soutenir son ami. Ah ! c'est dans ces momens où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser & d'attendrir. Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient; mais ses forces s'épuisoient par degrés, & ne pouvoient plus suffire au sentiment.. Le soir du neuvième jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut, il vint pour recueillir le dernier soupir & les dernières paroles d'un ami ; mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussi-tôt son Sécretaire au Palais, pour avertir la Reine à son lever que Descartes étoit mort. Christine en l'apprenant versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mausolée. Des vues de Religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière parmi des Catholiques. Un Prêtre, quelques flambeaux, & quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut toute la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami & d'un grand Homme, fit élever sur son tombeau une pyramide quarrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avoit été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossemens sur les cendres qui restoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'Eglise Sainte Geneviève. Le 24 Juin 1667 on lui fit un service solemnel avec la plus grande magnificence. On devoit après le service prononcer son Oraison funèbre; mais il vint un ordre qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au-dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine en style lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son Eloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, & que cet Eloge ait été ordonné par une Compagnie de Gens de Lettres.

J'Ai lu un Manuſcrit qui a pour titre, *Éloge de René Deſcartes*: Je n'y ai rien trouvé contre la Foi & les bonnes mœurs. A Paris ce 30 Juin 1765.

MILLET, Docteur & ancien Syndic de la Faculté de Théologie.

J'ai lu le même Manuſcrit, dans lequel je n'ai rien trouvé contre la Foi & les bonnes mœurs. A Paris ce 30 Juin 1765.

FOURNIER, Docteur en Théologie.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. L'Académie Françoiſe, dont à l'exemple du Roi LOUIS XIV notre Prédéceſſeur & très-honoré Biſaïeul, Nous avons bien voulu Nous déclarer le Chef & le Protecteur, Nous ayant fait repréſenter qu'elle continue de donner tous ſes ſoins à la perfection de la Langue Françoiſe ; en ſorte que non-ſeulement elle a revu & augmenté ſon Dictionnaire, pour en donner une nouvelle édition, mais qu'elle a fait auſſi diverſes obſervations ſur la Langue, & travaillé à pluſieurs Ouvrages de même nature, qu'elle deſireroit faire imprimer, s'il Nous plaiſoit lui accorder des Lettres de Privilége, tant pour la réimpreſſion de ſon Dictionnaire, que pour l'impreſſion des autres Ouvrages qu'elle a entrepris, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caractères, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modèle ſous le contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Académie, tant en conſidération du mérite & de la capacité des perſonnes qui la compoſent, qu'à cauſe de l'avantage que le Public peut retirer des Ouvrages auſquels elle s'applique, Nous avons permis & permettons par ces Préſentes à ladite Compagnie, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre obéiſſance, par tel Imprimeur qu'elle voudra choiſir, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſon Dictionnaire revu & augmenté, & tous les autres Ouvrages qu'elle aura faits, *& qu'elle voudra faire paroître en ſon nom*, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, en beaux caractères & ſur papier conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle ſous notredit contreſcel ; & ce pendant le temps & eſpace

de vingt-cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons très-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition que ce soit, d'imprimer ou de faire imprimer, en tout ni en partie, aucun des Ouvrages de ladite Académie, ni d'en introduire, vendre ou débiter aucune impression étrangere dans notre Royaume, sans le consentement par écrit de ladite Académie, ou de ceux qui auront son droit, à peine contre chacun des contrevenans de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Académie, ou aux Libraires dont elle se sera servi ; & à peine aussi de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts; à condition néanmoins que dans trois mois, à compter de ce jour, ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris : Que l'impression de chacun desdits Ouvrages de l'Académie sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & qu'elle se conformera, ou ceux qui auront droit d'elle, en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant de les exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir pleinement & paisiblement ladite Académie, ou ceux qui auront droit d'elle, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de chacun desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trentiéme jour du mois d'Avril l'an de grace 1750, & de notre Règne le trente-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

L'Académie Françoise a cédé le présent Privilége au Sieur BRUNET, son Libraire, suivant les conditions portées dans ses Registres. A Paris le vingt Juin mil sept cent cinquante.

Signé MIRABAUD, Secretaire perpétuel de l'Académie.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 431, fol. 309, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 22 Juin 1750. LE GRAS, Syndic.